

530

vendredi 20 novembre 1936.

seizième année, n° 35

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

23 NOV. 1936

publication hebdomadaire

un an : 75 frs ; six mois : 40 frs

le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Les fins du mariage : la fécondité : son aspect médical

Problèmes actuels...

« Léopold II, ce géant »

Un catholique devant la Bible

En quelques lignes...

Au Caucase : énigmes et tragédies

« Notre ami Psichari », par Henri Massis

La vraie « prière à l'inactuel »

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une belle polémique, Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

D^r Raoul DE GUCHTENEERE

Hilaire BELLOC

Robert POULET

Madeleine CHASLES

Comte PEROVSKY

Fernand DESONAY

D^r Denys GORCE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus
Confiseur

USINE :

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sargent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE

N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” **Sepco** ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge

En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watteiar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

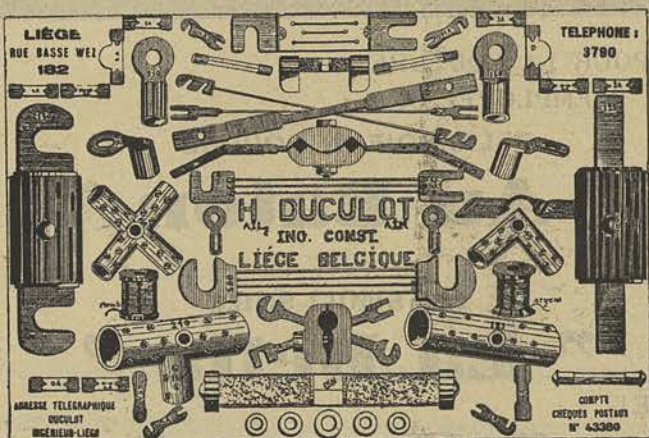
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège n° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Acieries et Laminaires

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.).

Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.

Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.

Verres opaquescents. - Briques, dalles et pavés en verre.

Tubes et baguettes en verre.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Loule Antoine 97.958

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce à son tarif spécial.
Il est pratique, tant absolument qu'automatique.

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND **E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

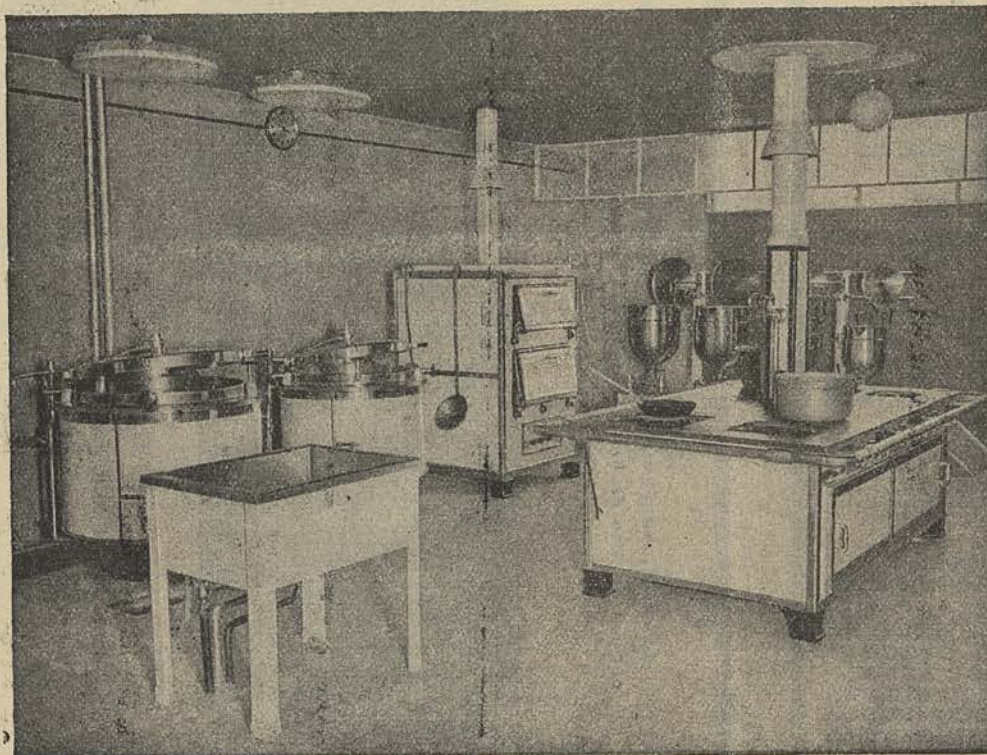
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON

PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO

VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE

PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS

DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE

PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS

DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE

EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Faloon, 18.

A GAND

40, rue Flévy.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES Iez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ts} C^{rs} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries - JUMET

CROWN CORK COMPANY (Belgium) S. A.

149, Ch^{ée} de Merxem
MERXEM (Anvers)

Téléphones Anvers : 536.76 - 536.77 - 536.78

BOUCHON COURONNE

POUR BIÈRES,
EAUX ET LIMO-
NADES, VINS,
LAIT, ETC.

BOUCHON LIÈGE



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{VE} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7 **LIÈGE**
Téléphone 110.14

SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture atrecte inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réaliste à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARCOINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements **"GELDERBETON"**

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, **VILVORDE (Bruxelles)**
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON armé** et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions **Citernes et Réservoirs**
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres

Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies



Pour vos Couveuses ou
Éleveuses au pétrole, gaz,
charbon ou électricité.

Demandez conditions à

Ch. De Rycke

GAVERE

Matériel d'Aviculture
Poussins d'un jour. - Poulettes

Tous les meubles de style

Toute la literie



MAISON DE CONFIANCE
POSSCHELLE
6. GRAND SABLON
BRUX. TÉL: 12-49-53

Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries
Fours, Pétrins, etc.



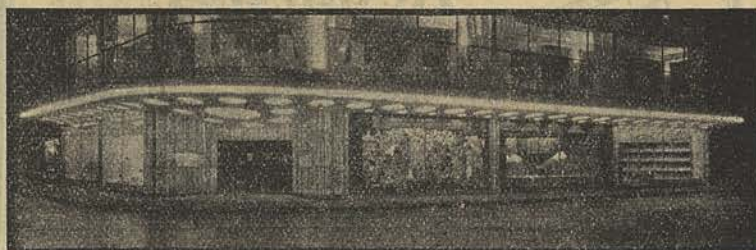
Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

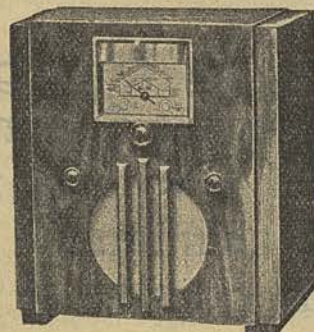
Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

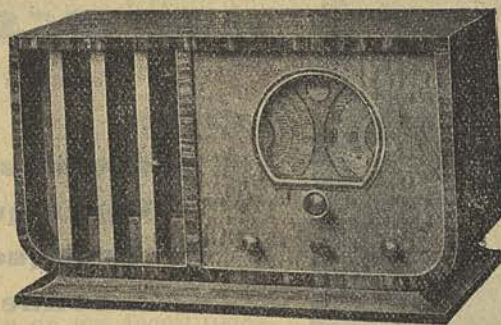


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47



**C'est encore du Nugget
Regarde!**

Comme ces chaussures
sont brillantes!

**"NUGGET"
POLISH**

Il existe une crème Nugget pour chaque genre de cuir.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1863 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabellass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

**74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES**



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES

Lo "MOSAN"
est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et **absolument sans danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mélangé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les fins du mariage : la fécondité; son aspect médical
 Problèmes actuels...
 « Léopold II, ce géant »
 Un catholique devant la Bible
 En quelques lignes...
 Au Caucase : énigmes et tragédies
 « Notre ami Psichari », par Henri Massis
 La vraie « prière à l'inactuel »

D^r Raoul DE GUCHTENEERE
 Hilaire BELLOC
 Robert POULET
 Madeleine CHASLES
 * * *
 Comte PEROVSKY
 Fernand DESONAY
 D^r Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une belle polémique, Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

Les fins du mariage

La fécondité – Son aspect médical⁽¹⁾

L'étude médicale du problème de la fécondité présente des difficultés auxquelles il convient de prendre garde si l'on veut éviter les inconvénients d'un jugement trop hâtif ou insuffisamment nuancé. Il n'y a que trop tendance, de nos jours, à faire appel à la médecine pour résoudre des conflits d'ordre moral, surtout dans le domaine sexuel; il importe de ne pas encourager cette erreur par une attitude imprudente ou présomptueuse, et de maintenir la médecine sur le terrain qui lui appartient en propre.

Il est évident que dans l'espèce humaine la fécondité ne peut être envisagée comme un problème purement biologique. Fin première du mariage, elle emprunte à celui-ci une signification morale, sociale, familiale, religieuse. Il ne sera donc pas possible de l'apprécier au titre médical sans tenir compte de ces facteurs qui influencent profondément les données du problème sur lequel le médecin est appelé à se prononcer.

On a dit avec raison « qu'une biologie purement animale ne donnait pas sur l'homme une lumière suffisante pour permettre d'agir utilement en faveur de sa santé » (Biot). C'est vrai pour les processus pathologiques, dont les manifestations portent toujours la signature de l'esprit et font que la médecine humaine se distingue nécessairement de la médecine animale. C'est vrai surtout lorsqu'il s'agit de donner des directives à propos d'une fonction qui est proprement biologique, sans doute, puisqu'elle se fonde sur un instinct essentiel de l'être vivant, mais qui déborde la biologie dans toute la mesure où elle est colorée par la vie psychologique et humanisée par les exigences de la vie morale et sociale.

Le médecin devra donc connaître et admettre les limites de sa juridiction, dans un domaine qui n'est que partiellement le sien, où les intérêts immédiats de la santé physique se heurtent parfois aux impératifs supérieurs de l'ordre moral. Il se souviendra aussi que les forces spirituelles peuvent réagir sur les déterminismes physiques et fausser ainsi un pronostic uniquement basé sur les apparences organiques. D'où la nécessité d'individualiser strictement et de se méfier des généralisations trop faciles.

Carrel a justement reproché à certains médecins de ne poursuivre que des abstractions, de rester dans le domaine des symboles au lieu d'appréhender le concret. Dans notre effort pour définir l'aspect médical du problème de la fécondité, nous serons obligés, nous aussi, de recourir à des symboles, à des abstractions; mais nous devons savoir atténuer leur rigueur, assouplir leurs contours, pour les adapter à la variété infinie des cas concrets. Il en résultera fatalement dans notre exposé une certaine imprécision, qui n'est imputable qu'au caractère propre de la médecine, dont on exige d'être une science et dont les servants doivent constamment, suivant le mot de Carrel, construire la science du particulier.

* * *

Au milieu de nos incertitudes, il y a cependant une vérité incontestable, parce qu'elle ressort d'une expérience séculaire et qu'elle se confirme par l'observation quotidienne : c'est que la maternité est physiologiquement utile à la femme. Manifestation essentielle de la finalité biologique et psychologique de l'être féminin, la maternité réalise l'achèvement complet de la personnalité féminine et l'épanouissement de ses virtualités physiques et morales. Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur cette

(1) Rapport présenté au Congrès de Malines.

notion élémentaire, tant elle rencontre l'adhésion unanime aussi bien du bon sens populaire que des milieux scientifiques.

Mais il est utile de préciser qu'il ne s'agit pas seulement d'une maternité unique. Pour bien des femmes, il faut deux ou trois naissances avant que leur développement physique et même psychologique ne soit complètement achevé. La stimulation de l'appareil endocrinien par la grossesse et du sens maternel par l'allaitement et les soins du nourrisson expliquent ce phénomène que les anciens connaissaient bien et que le grand accoucheur français Pinard a maintes fois signalé. On l'oublie souvent à l'heure actuelle, tellement la propagande néo-malthusienne a faussé les esprits; on en vient à considérer la maternité comme une épreuve redoutable, épuisante, dont il faut éviter la répétition sous peine de nuire gravement à la santé de la femme. Erreur grossière, contre laquelle il faut s'élever avec énergie : on ne saurait trop répéter que la maternité est une fonction naturelle de la femme et non pas un phénomène pathologique. La femme normale, placée dans des conditions de milieu normales, ne s'épuise pas par les maternités, même répétées.

Il n'est donc pas possible de fixer un chiffre de naissances au delà duquel la maternité cesse d'être compatible avec la santé de la mère et la qualité de la progéniture. Vouloir en fixer un serait admettre qu'à un moment donné la maternité devient pathologique en soi. Bien entendu, il existe toute une pathologie de la grossesse, de l'accouchement et de l'état puerpéral, mais cette pathologie, dont nous n'avons pas ici à rechercher les causes, n'a aucun lien direct avec le nombre des maternités. La résistance de la femme aux maternités est une question purement individuelle et relative, conditionnée en ordre principal par la constitution physique, l'espacement des naissances et le milieu matériel et moral dans lequel la mère se trouve placée.

A ne considérer que les femmes normales, en bonne santé, il est certain que la résistance qu'elles offrent aux maternités nombreuses est extrêmement variable. Tout le monde connaît des exemples de mères de famille très nombreuses, comptant huit, dix, douze enfants et même davantage, dont les derniers sont souvent les plus beaux, qui ont conservé une santé magnifique au cours d'une vie laborieuse et ont même atteint un âge avancé. Car une grande fécondité s'allie généralement à une vitalité vigoureuse. Il est à remarquer que ces femmes appartiennent presque toujours à un type constitutionnel déterminé, que les biotypologistes ont décrit sous des noms différents (pynique, juvénile) et qui présente comme caractéristique principale d'être particulièrement adapté à la fonction reproductrice. Certains auteurs ont même établi des correspondances d'après lesquelles les femmes appartenant à ce type déterminé présenteraient aussi le plus de dispositions psychologiques pour la maternité. Ce que nous savons du rôle du système endocrinien dans la réaction du physique sur le moral nous porte à admettre cette corrélation, — elle se vérifie d'ailleurs souvent dans la pratique, — mais avec les réserves qui s'imposent en médecine, quand il s'agit d'abstractions et de symboles.

D'autres femmes, au contraire, bien que jouissant d'une bonne santé générale, n'ont pas hérité d'une constitution qui leur permette d'affronter sans encombre les charges d'une nombreuse progéniture. La maternité est pour elles une véritable épreuve, qui révèle et extériorise des insuffisances constitutionnelles restées ignorées jusque là. La répétition des naissances, surtout si la cadence est rapide, peut aboutir chez elles, au bout d'un temps d'ailleurs variable avec les circonstances de milieu, à un épuisement plus ou moins complet des ressources physiques et morales. Ces cas se rencontrent surtout dans les milieux urbains et particulièrement dans les classes bourgeoises, où l'on voit prédominer les types constitutionnels asthénique, infantile et intersexuel.

Il semble qu'à mesure que les conditions de milieu s'éloignent de la vie simple et naturelle, comme on la rencontre dans les milieux ruraux, le type féminin tend à s'écarter de la normale et à perdre son adaptation stricte à la reproduction. Cette mutation biologique aiderait à expliquer le parallélisme constant entre une civilisation matérielle avancée, comme on la trouve dans les villes, et la dénatalité.

Dans tous les cas, l'espacement des naissances a plus d'importance, pour la mère et pour l'enfant à naître, que le nombre total des naissances. Son importance croît en raison inverse de la robustesse de la mère. C'est-à-dire que les femmes très robustes, du type pynique, pourront supporter impunément des grossesses assez rapprochées, les conditions de milieu étant les mêmes, tandis que les autres verront leurs forces fléchir et leurs enfants se débilitier, pour peu qu'elles n'atteignent ou ne dépassent même l'intervalle de temps dont la nature elle-même a fixé la durée.

Cet intervalle se règle par l'allaitement maternel, dont la durée moyenne, dans des conditions idéales de santé et de milieu, peut être fixée à neuf mois environ. Pendant la durée de l'allaitement la fonction ovarienne est arrêtée et la fécondation est impossible faute d'ovulation. Il s'établit donc, dans l'état de nature, un espacement d'au moins dix-huit mois entre les naissances successives. Cet intervalle tend à croître avec les années. L'hyperinvolution utérine qui accompagne un allaitement prolongé rend la matrice impropre à la nidation de l'œuf, pendant une période qui peut dépasser notablement celle de l'allaitement proprement dit, surtout s'il s'installe concurremment un certain degré de sclérose ovarienne. Au surplus, la répétition des grossesses détermine à la longue une certaine altération de la muqueuse utérine et des lésions discrètes du col utérin qui s'opposent à l'imprégnation trop rapide.

La physiologie de la reproduction nous fournit donc une donnée relative à l'espacement des naissances dont nous devons tenir compte, si même le mécanisme naturel est en défaut, comme cela arrive souvent. Par contre, en ce qui concerne le nombre total des maternités, la nature ne fixe d'autres limites que la ménopause, conforme en cela à sa prodigalité habituelle quand il s'agit d'assurer la perpétuation des êtres vivants.

Un espacement rationnel entre les naissances doit donc permettre aux femmes bien portantes, même peu favorisées au point de vue constitutionnel, de supporter les maternités sans dommage. Elles y puiseront même de nouvelles réserves de vigueur et de vitalité, un équilibre neuro-endocrinien plus solide, une résistance physique et morale plus grande en face des vicissitudes de la vie. Tout cela à condition que le milieu où elles évoluent soit favorable et qu'elles trouvent autour d'elles l'aide matérielle et morale qui leur revient de droit.

Cette question du milieu est d'une importance capitale au point de vue de la santé maternelle, bien plus que celle du nombre total des enfants, de leur espacement et de la constitution physique de la mère. Quand on cherche en effet à évaluer la charge totale que les maternités imposent à l'organisme féminin, on ne peut pas se borner à considérer seulement la grossesse, l'accouchement et l'allaitement. La véritable charge est plus sociale et familiale que proprement physiologique. Ce qui écrase la mère, ce qui épuise ses forces, ce sont les soins incessants des enfants, les inquiétudes, les maladies, les veilles, les soucis budgétaires; c'est l'entretien du ménage, la cuisine, la lessive, les raccommodages, ces mille travaux harassants et qui s'alourdissent à mesure que la famille augmente.

Il faut donc que la mère de famille trouve autour d'elle l'aide dont elle a besoin et qu'elle est en droit d'attendre de ses proches et de la société. Aide matérielle d'abord, et c'est suivant les classes

de la société, le problème du salaire, des traitements, des allocations familiales, du logement, de l'assurance sociale, de l'éducation scolaire, des dégrèvements d'impôts; c'est aussi la question d'une aide ménagère, bénévole ou salariée, si difficile à trouver aujourd'hui, et dont il faudrait bien que les œuvres catholiques et les ordres religieux s'occupent davantage. Aide morale ensuite au sein de la famille et dans le milieu social : il n'est que de voir les résultats désastreux au point de vue de la santé de la mère et de l'enfant, de la maternité abandonnée ou illégitime, pour apprécier combien la misère morale peut aggraver les difficultés matérielles et se solder en fin de compte par un déficit physiologique.

Il ne m'appartient pas de m'avancer plus loin sur ce terrain qui est celui du sociologue et du moraliste; à eux de scruter le problème et de suggérer des solutions. Mais le médecin ne peut plus aujourd'hui se désintéresser de l'aspect social des questions qui se rapportent à la santé. Celle de la maternité, en particulier, est de plus en plus dominée par des facteurs étrangers à la médecine, mais qui modifient de fond en comble les données du problème qu'on lui demande de résoudre.

* * *

Tels sont donc les trois facteurs principaux qui conditionnent l'équilibre harmonieux de la santé féminine vis-à-vis de la maternité : constitution physique, elle-même déterminée par l'hérédité et par le milieu environnant; espacement rationnel des naissances; aide matérielle et morale apportée à la mère.

Il nous reste à examiner maintenant dans quel sens et dans quelle mesure les conditions actuelles de la civilisation et des mœurs réagissent sur ces composantes, et par là sur tout le problème médical de la fécondité.

Comme toujours lorsqu'il s'agit de phénomènes sociaux, nous nous trouvons en présence d'un enchevêtrement d'éléments divers, les uns favorables, d'autres indifférents, d'autres encore nettement préjudiciables à la fonction maternelle.

Parmi les éléments favorables nous pouvons ranger les progrès de la médecine, notamment dans le domaine de l'obstétrique et de la puériculture; l'amélioration de l'hygiène générale et du niveau moyen de la vie matérielle; le développement de la notion de médecine préventive et d'eugénique. Parmi les éléments défavorables, nous devons classer les répercussions sur la santé maternelle de la vie moderne, avec son rythme rapide, son inquiétude, sa tension incessante du système nerveux. Ces influences nocives se font sentir particulièrement dans les agglomérations urbaines, dont le développement hypertrophique est une des caractéristiques de notre temps. Mais surtout nous devons retenir parmi les éléments défavorables le fait que notre société actuelle ne réalise plus, d'une manière générale, cet ensemble de conditions matérielles et morales qui forment le milieu normal pour l'épanouissement de la fonction maternelle, et grâce à quoi les maternités peuvent se succéder sans nuire à l'équilibre de la santé féminine.

Voyons d'abord comment s'exerce le jeu de ces influences complexes sur les composantes du problème médical de la fécondité; nous examinerons ensuite les conclusions qui s'en dégagent et le sens de la réaction qu'elles appellent.

1^o Les progrès de l'hygiène et de la médecine ont eu pour effet de diminuer considérablement la mortalité maternelle et surtout de réduire dans de fortes proportions la somme de souffrances, de troubles fonctionnels et d'infirmités permanentes qui représentaient naguère la rançon fréquente de la maternité. De même, la mortalité infantile est tombée partout à un chiffre minime par rapport à ce qu'elle était encore il y a vingt ou trente ans,

grâce surtout à la vulgarisation de la surveillance médicale des nourrissons.

Ce double phénomène, évidemment heureux en soi et au point de vue individuel, présente des répercussions importantes sur l'aspect familial et social du problème de la fécondité. D'une part, en effet, le taux moyen de natalité nécessaire pour maintenir le chiffre de la population s'est progressivement abaissé. Au point de vue démographique, par conséquent, la nécessité d'une grande fécondité se fait moins sentir que par le passé. D'autre part, la famille nombreuse peut se constituer plus rapidement et plus régulièrement que jadis, puisque le tribut d'enfants prélevés par la mort y est moindre que dans la génération précédente. A cela s'ajoute que la meilleure qualité des soins obstétricaux élimine en grande partie les stérilités momentanées ou définitives qui résultaient assez souvent des maternités insuffisamment surveillées et des affections gynécologiques négligées. De même, une meilleure hygiène prénatale et postnatale diminue certainement la proportion des grossesses prématurément interrompues dans leur évolution par des causes toxiques ou infectieuses. La suppression de ce déchet fait aussi disparaître, du même coup, de nombreux cas de stérilité qui en étaient le corollaire fréquent.

En résumé, les progrès de la médecine et de l'hygiène ont diminué le taux de la mortalité maternelle et infantile et réduit la proportion des stérilités involontaires; de ce fait, ils ont considérablement facilité l'accomplissement du devoir maternel; d'un autre côté, ils créent aussi une indication au moins relative d'un certain contrôle de la fécondité.

2^o Cependant les avantages qu'une meilleure hygiène apporte à la santé maternelle sont partiellement neutralisés par l'influence débilitante du surmenage nerveux auquel sont aujourd'hui soumis tant de nos contemporains. Cette influence se fait nettement sentir dans les jeunes générations, et particulièrement dans les villes. Or, malgré la dénatalité générale, on voit partout les agglomérations s'hypertrophier et aggraver d'autant leur action déprimante sur la vitalité de leurs habitants. L'organisme féminin semble s'en ressentir surtout et traduit cette influence par une déviation du type constitutionnel normal vers une des variétés moins résistantes aux fonctions maternelles. Le snobisme de la maigreur chez les jeunes filles et le culte excessif d'une certaine beauté physique contribuent à accentuer l'orientation du type féminin vers les formes athéniques et à détourner les femmes de la maternité. Il résulte de tout cela que le système nerveux des citadines est moins résistant aux épreuves de la maternité, et aussi que les jeunes mères deviennent de plus en plus incapables d'allaiter leurs enfants.

Ce phénomène est particulièrement frappant depuis la guerre. Dans les villes, la majorité des mères n'allaitent plus, malgré le désir qu'elles en ont bien souvent. Dans la classe aisée, les trois quarts au moins des mères n'arrivent plus à réaliser un allaitement complet. Dans les classes ouvrières et dans la classe moyenne, le travail professionnel s'y oppose : malgré toutes les facilités qu'on a pu imaginer pour concilier l'allaitement avec le travail, cette combinaison ne réussit pratiquement jamais.

D'une façon générale, d'ailleurs, les femmes qui travaillent, surtout celles qui ont des occupations intellectuelles, sont très peu préparées aux tâches maternelles, tant au point de vue physique que psychologique. On peut donc affirmer qu'à l'exception des milieux ruraux, la plupart des femmes ne peuvent plus compter sur le mécanisme naturel de l'allaitement pour assurer l'espacement normal des naissances.

3^o En ce qui concerne les conditions de milieu telles qu'elles se réalisent actuellement par un nombre imposant de familles, il n'est pas douteux qu'elles agissent dans un sens défavorable à la maternité, surtout nombreuse. Les salaires des ouvriers, les

traitements des employés sont généralement insuffisants pour assurer le budget d'une famille comprenant plusieurs enfants. Les allocations familiales sont absolument inadéquates dès que le nombre des enfants s'élève à trois ou quatre. Le travail de la mère au dehors n'est pas une solution, c'est un obstacle décisif au développement de la famille. Les logements sont de plus en plus exigus; la vie en appartement est incompatible avec l'accroissement normal de la famille. Les immeubles à logements multiples sont d'ailleurs de véritables foyers de culture du néo-malthusianisme. Bref, dans tous ses départements, la société s'organise de plus en plus sur le plan de la famille réduite à l'enfant unique, deux enfants tout au plus.

Enfin le climat moral n'est pas favorable à la fécondité. Le virus néo-malthusien a littéralement empoisonné l'atmosphère de notre temps. On n'apprécie plus les joies de la famille, on n'en voit que les charges et les inconvénients. Loin de trouver autour d'elle de la sympathie et du réconfort, la mère de famille nombreuse ne rencontre trop souvent que désapprobation ou pitié méprisante. Aussi on doit reconnaître qu'en dehors des milieux jouissant d'une certaine aisance, la famille nombreuse impose actuellement des charges telles, qu'il faut aux parents, et particulièrement à la mère, une santé physique et un courage moral de qualité exceptionnelle pour y faire face.

Telles sont donc, brièvement esquissées, les réactions des temps modernes sur les trois composantes de la santé maternelle : constitution physique, espacement des naissances, aide matérielle et morale apportée à la mère. A les considérer dans leur ensemble, il est évident que les éléments défavorables l'emportent largement sur les autres. Reste à savoir cependant si ce ne sont pas précisément ceux qu'une réaction énergique aurait les meilleures chances de supprimer ou de neutraliser complètement. Ce serait donc, à tous points de vue, une faute grave de conclure de la situation actuelle qu'il n'y a autre chose à faire que de recommander une forme, même honnête, de restriction de la fécondité.

Assurément, des motifs légitimes de contrôle de la fécondité surgissent de la diminution de la mortalité infantile, de la réduction des interruptions spontanées de la grossesse et de la moindre fréquence des stérilités secondaires. De même, l'incapacité croissante des jeunes mères à allaiter leur enfant impose également des mesures adéquates pour assurer l'espacement des naissances indispensable à la santé maternelle. Mais ici déjà il ne s'agit que d'une solution de fortune, d'une adaptation régressive, puisque l'incapacité d'allaiter est une anomalie en soi. Il faut donc que les hygiénistes et les pouvoirs publics veillent à promouvoir les mesures propres à remédier aux inconvénients de l'urbanisation excessive sur la santé féminine. D'ores et déjà le sens de cette réaction se dessine dans les aspirations des citoyens vers le grand air, les vacances à la campagne, l'exercice physique et les sports, le retour à la nature — et à la vie simple.

Quant aux conditions de milieu matériel et moral dans lequel évolue la mère, nous savons qu'elles représentent le facteur le plus essentiel de l'équilibre harmonieux entre les ressources physiques et les charges de la maternité. Nous savons aussi qu'elles sont à l'heure actuelle profondément viciées. Mais ce milieu social et moral, n'est-il pas la résultante d'un ensemble de facteurs proprement humains et, de ce chef, éminemment apte à varier dans le sens qu'une volonté ferme lui imposera?

C'est donc à refaire un milieu normal, qui est celui de l'ordre social chrétien, que les forces catholiques devront avant tout s'employer dans nos temps modernes. Il faut absolument assainir l'atmosphère morale; combattre le néo-malthusianisme, cette expression hypocrite du matérialisme le plus dégradant; rendre à la maternité et à la famille la considération et le respect auxquels elles ont droit; rétablir enfin la véritable échelle des valeurs et faire comprendre à nos contemporains quel est le vrai sens de

la vie et comment ils le trouveront dans la conception chrétienne du monde et de l'homme. Mais il faut aussi rétablir des conditions plus humaines de vie matérielle, afin que des charges sociales de toutes sortes n'accablent pas les familles nombreuses et qu'une aide positive soit apportée par la société à ceux qui accomplissent généreusement leur devoir à l'égard de la vie.

Une action catholique familiale ainsi menée sur le double plan matériel et moral et poursuivie avec une ardeur inlassable doit aboutir à supprimer à l'avenir, les motifs de limitation de la fécondité qui ne trouvent leur justification que dans une organisation sociale défectueuse et dans un ordre social antichrétien.

Lorsque cependant un certain contrôle de la fécondité sera indiqué, soit pour assurer un espacement suffisant entre les naissances, soit pour mettre un terme à une fécondité excessive, avant le temps fixé par la nature, comment le réalisera-t-on? Médicalement parlant et faisant abstraction pour un moment de leur valeur morale, plusieurs moyens peuvent être envisagés. L'unanimité du corps médical s'est faite pour rejeter l'avortement artificiel dont l'expérience russe a révélé les dangers immédiats et surtout éloignés, même lorsque toutes les précautions d'asepsie l'ont entouré. La stérilisation opératoire et la prophylaxie anticonceptionnelle, par contre, rallient beaucoup de partisans parmi les médecins. Ces mesures comportent cependant de sérieux dangers physiques et psychologiques, surtout les moyens anticonceptionnels. Aussi beaucoup de gynécologues ne les recommandent-ils que comme un palliatif, d'ailleurs illusoire, contre l'avortement criminel. Inutile d'insister ici sur leur caractère illicite au point de vue de la morale naturelle.

Reste donc la continence, partielle ou absolue. La continence absolue est une mesure d'exception, d'application difficile pour un laps de temps prolongé, et non sans inconvénients pour l'équilibre nerveux des conjoints et pour l'harmonie conjugale. Elle est particulièrement impraticable dans le monde actuel, si prodigue en stimulations sexuelles et dont le rythme fébrile impose une tension excessive au système nerveux. La continence périodique suivant Ogino-Kaans présente également des inconvénients et n'offre pas de sécurité absolue; mais elle ne comporte ni danger pour la santé physique, ni violation d'une loi naturelle. Elle sera donc la forme de continence à adopter le plus communément.

Ceci ne signifie pas qu'elle doive devenir l'objet d'une vulgarisation immodérée. Une propagande à caractère commercial, comme on l'a faite récemment chez nous et ailleurs, a pour résultat de troubler bien des consciences, d'en scandaliser d'autres, de propager une sorte de défaitisme familial dans les ménages catholiques, et de jeter le discrédit sur une méthode scientifique sérieuse, mais dont l'application est souvent délicate.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'insister sur le caractère individuel que doit revêtir l'initiation à la continence périodique, et sur les correctifs qu'il faut savoir lui apporter, afin de la présenter comme un moyen de réaliser la fécondité rationnelle, et non pas comme un principe d'organisation de la vie conjugale (1).

On peut définir la fécondité rationnelle comme étant une fécondité réglée par la raison de façon à assurer entre les naissances l'intervalle nécessaire à la santé maternelle et à la qualité de la progéniture tout en adaptant le nombre total des enfants aux ressources physiques, matérielles et morales du ménage. Cette estimation des « ressources » ne s'établira pas uniquement d'après les calculs de la prudence humaine, mais selon l'esprit du mariage chrétien, en faisant une large part à la générosité et à la confiance en Dieu.

D^r RAOUL DE GUCHTENEERE,
Adjoint à la Fondation Lambert.

(1) Voir notamment *La Cité chrétienne*, 5 janvier 1936.

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

Conférences Cardinal Mercier

DIX - HUITIÈME ANNÉE

Grandes Conférences Littéraires

DIXIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 24 novembre M. PIERRE RYCKMANS, gouverneur général du Congo belge : *Quinze ans chez nous, au Congo.*
- 1^{er} décembre M. FERNAND-LAURENT, avocat à la Cour, conseiller municipal et député de Paris : *Sus au communisme, mais comment?...*
- 15 décembre M. PHILIPPE HENRIOT, député de la Gironde : *La leçon du drame espagnol.*
- 22 décembre M. CLAUDIO ARMANI, consul de la Légion milanaise, un des « Sansepolcristi » (les 200 premiers compagnons de Mussolini) : *Catholicisme et fascisme... italien.*
- 29 décembre M. JEROME CARCOPINO, membre de l'Institut de France, professeur en Sorbonne : *Le confort romain.*
- 5 janvier M. RENÉ BENJAMIN : *Voyage à travers quelques pays et quelques cerveaux d'Europe.*
- 12 janvier Le R. P. YVON, capucin, aumônier des Terre-novas : *Avec les gars de Terre-Neuve et du Groenland.*
(Le P. Yvon commentera le film admirable qu'il a « pris » au cours de ses nombreux séjours sur les bancs de Terre-Neuve et dont la projection dure deux heures et demie; cette séance aura lieu en la Salle Saint-Michel.)
- 19 janvier M. le comte ROBERT d'HARCOURT, professeur à l'Université catholique de Paris : *Où va la jeunesse allemande?*
- 2 février M. le comte EUGÈNE de GRUNNE : *Aristocratie et Fierté.*
- 9 février M. le comte GONZAGUE de REYNOLD, professeur à l'Université de Fribourg, membre suisse à la Commission de coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Custos, quid de nocte?...*
- 16 février M. ANDRÉ BELLESSERT, de l'Académie française : *La mort de Louis XIV.*
- 23 février M. HENRI GOFFINET : *Et notre bon sens, Belges?...*
- 2 mars M. LOUIS GILLET, de l'Académie française : *Trois héroïnes de Shakespeare (Rosalinde, Portia, Cléopâtre).*
- 9 mars M. le docteur PIERRE MAURIAC, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux : *Un médecin de génie : Charles Nicolle, sa vie, son œuvre.*
- En mars, Le R. P. SANSON, de l'Oratoire, donnera deux grandes conférences. Les dates de celles-ci, qui auront lieu à la Salle Saint-Michel, seront annoncées ultérieurement.

La première conférence sera donnée le Mardi 24 novembre, à 5 heures,
par M. Pierre RYCKMANS, gouverneur général du Congo.

Sujet : **Quinze ans chez nous, au Congo.**

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences :

Fauteuils et baignoires : 175 francs; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 150 francs;
balcons 2^e série et estrade : 125 francs.

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures, à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20 (téléphone : 17.97.80) et à la NATION BELGE, place de Brouckère, 50 (téléphone : 12.21.00-01-02-03-04).

LE COMITÉ :

Pour les Conférences Cardinal Mercier :

Pour les Grandes Conférences Littéraires :

Comte Carton de Wiart, ministre d'État, président.
Mgr Schyrgens.
Abbé van den Hout.
Abbé Englebert.
Valentin Brifaut.

Vicomte Davignon.
Comte L. de Lichtervelde.
Baron F. van den Bosch.
V. Waucquez.

Baron Brugmann.
Paul Neuray.
Joseph Finet.
Comte Ad. de Meeûs.

Georges Beer, secrétaire.

APPRENEZ à DESSINER

Rendez plus brillante votre situation
Créez-vous une source de profits en
apprenant à dessiner

Dans l'exercice de votre profession, n'avez-vous pas senti parfois que si vous saviez dessiner, vous réussiriez mieux? A l'heure actuelle n'est-il pas sage de s'assurer, par la connaissance d'un métier auxiliaire, soit une source supplémentaire de profits, soit l'accès d'une nouvelle carrière dans le cas où votre situation actuelle viendrait à vous manquer?

Vous pouvez, si vous le voulez, devenir en quelques mois un bon dessinateur. Pour peu que vous ayez de bonnes dispositions naturelles et qu'un talent, ignoré de vous-même, sommeille en vous, vous deviendrez un artiste véritable, vous serez capable de faire votre carrière dans une des nombreuses branches du dessin, telles que : dessin d'illustration pour livres et journaux, de publicité, d'affiches, de mode; décoration; catalogues; caricatures, etc.

Cela vous sera permis grâce à l'Ecole A. B. C. qui, par sa lumineuse méthode, basée sur des principes modernes et absolument nouveaux, a mis l'enseignement du dessin à la portée de tous. Grâce à elle, vous pourrez, sans abandonner vos occupations quotidiennes, quels que soient votre âge et votre résidence, suivre les cours pratiques de l'A. B. C. et recevoir les conseils personnels d'artistes professionnels éminents.

Vous avez aujourd'hui une occasion unique de prendre une décision dont dépendra peut-être votre avenir.



Ce bambin est l'œuvre d'un de nos élèves à son sixième mois d'études.

ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN (Studio J. 130)

18, rue du Méridien, BRUXELLES

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de m'envoyer, gratuitement et sans engagement pour moi, le volume illustré « Le Dessin et ses possibilités », m'apportant des détails complets sur votre méthode.

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE..... AGE.....

Demandez notre brochure gratuite

POUR 2 FRANCS par jour

WALLONS, apprenez le FLAMAND
FLAMANDS, apprenez le FRANÇAIS
ou toute autre langue étrangère
par la MÉTHODE LINGUAPHONE

Désirant que tout le monde, quel que soit son budget, puisse faire l'acquisition d'un cours Linguaphone pour apprendre les langues étrangères par disques de phonographe, j'ai pensé faire œuvre utile en signalant cette offre spéciale. Les plus hautes personnalités, les plus importantes institutions d'enseignement possédant Linguaphone, il serait injuste que pour une question de budget limité tout le monde ne puisse pas se procurer cette merveilleuse méthode.

Hauts témoignages qui se passent de commentaires



S. M.
la Reine Elisabeth
emploie avec satisfaction la méthode « Linguaphone » pour l'étude de différentes langues.



Maurice Maeterlinck
a fait plus de progrès en 8 jours avec Linguaphone qu'il n'en avait fait durant un mois de séjour à Londres.

Si vous êtes convaincu, demandez-nous aujourd'hui même nos conditions spéciales à 2 francs par jour, et notre brochure gratuite, à l'aide du bon ci-dessous :

INSTITUT LINGUAPHONE (Classe J. 27)

18, rue du Méridien, Bruxelles.

Monsieur le Directeur,

Veillez me faire parvenir, par retour du courrier, les renseignements concernant l'achat d'un cours Linguaphone pour 2 francs par jour.

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE.....

La langue qui m'intéresse est

Problèmes actuels

LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

Il y a fort longtemps déjà, peu après l'Armistice, je me suis permis d'affirmer que le monde actuel a soif de « monarchie ». Les événements m'ont donné raison. Le grand défaut de la paix édictée par les politiciens professionnels français et anglais réside en ce que leur paix n'a pas tenu compte de cette tendance inévitable vers la monarchie, cette « monarchie » dont l'Angleterre a perdu tout souvenir et que haïssent les radicaux français. Pendant ces dernières années, la tendance n'a fait que croître jusqu'à devenir une force irrésistible. On a même exagéré la « monarchie » — exagéré jusqu'au despotisme — mais le mouvement « pour » prédomine toujours sans réaction en sens opposé.

La signification des élections américaines, et plus encore celle du grand intérêt qu'elles suscitèrent, est précisément là. Depuis longtemps, les Etats-Unis ont opté pour le gouvernement par un homme. Les difficultés du monde moderne ont singulièrement renforcé leur décision. Et quand ces difficultés devinrent vraiment menaçantes, cette décision s'en trouva encore exaltée au maximum. La clameur populaire ne s'éleva ni en faveur d'un programme, ni en faveur d'une idée. Il n'y eut pas d'idée et personne ne pourrait vous dire ce qu'était le programme. Mais il y eut un sentiment fort et croissant en faveur du gouvernement par un seul homme.

Le résultat des élections falsifie de façon grotesque le vote réel. Il en est d'ailleurs ainsi dans tout système électoral autre que le referendum sur un point précis et clair. Dès que vous avez des divisions électorales — que ce soient des Etats ou des circonscriptions — la proportion des voix n'est pas exprimée par le résultat final. Cinq hommes votent pour Jones contre trois pour Smith, mais grâce à la « représentation » il semblera que dix hommes aient voté pour Jones contre un seul pour Smith. De plus, un vote populaire ne reflète pas l'estimation générale de l'homme objet de ce vote. Une masse énorme de millions d'électeurs ne peut avoir d'un homme une estimation correspondant à la réalité.

De plus, de pareilles élections admettant comme allant de soi la vérité et la moralité du dogme « majoritaire » — la quantité contre la qualité, etc., etc... — sont sans rapport avec la réalité. Cependant, malgré tout cela, le fait saillant qui saute aux yeux est l'exigence contemporaine, la quasi-nécessité, du gouvernement par un homme, l'appétit moderne de symboliser l'Etat dans une seule personne et de donner à cette personne le pouvoir réel. Rappelons à ce propos, une fois de plus, le mot profond de Napoléon : « La monarchie est le seul moyen qu'aient trouvé les hommes pour maîtriser les riches. » C'est parce que la masse des Américains ont acquis une telle méfiance des puissances d'argent et qu'ils se sont imaginés que M. Roosevelt était leur adversaire, que le *rush* Roosevelt eut lieu.

* * *

Il y a une autre manière de gouverner de grandes nations, une manière qui est à l'opposé de la monarchie, et c'est le gouvernement aristocratique ou gouvernement de classe. L'Angleterre connaît cette forme de gouvernement. Venise la connut aussi, et Carthage, et, à un degré moindre, Gènes. Cette forme de gou-

vernement n'exige pas que quelqu'un contrôle et contienne les puissances d'argent. Au contraire, elle les exalte, ces puissances, elle les met sur le trône. Pareille forme de gouvernement est naturelle à des communautés qui, comme notre communauté anglaise, admettent comme allant de soi la direction des affaires publiques par les riches. Tout le monde connaît les avantages du gouvernement par une classe aristocratique, ils apparaissent évidents dans le chaos du monde actuel. Pareil gouvernement donne l'unité, assure l'ordre, rend une nation contente d'elle-même, et, par-dessus tout, la dispose à accepter non seulement tout ordre, mais toute « doctrine officielle », vraie ou fausse. Des Etats aristocratiques durent pendant des siècles, inchangés. Leur administration est un modèle pour les autres pays, et leur richesse commerciale (car ces Etats sont toujours commerciaux) survit longtemps à leur puissance politique originelle. Quand ils meurent, c'est longtemps après que commença leur déclin et souvent quand on s'imagine toujours qu'ils sont encore ce qu'ils furent dans le passé. Les Etats aristocratiques sont incapables de se reformer eux-mêmes, mais cela ne paraît guère avoir d'importance quand on considère leurs très longues périodes de vie. Parfois un Etat aristocratique est détruit par un rival, comme Carthage et Corinthe — un rival militaire qui se révèle capable de l'attaquer sur terre (car les Etats aristocratiques sont toujours maritimes). Mais jamais un Etat aristocratique n'est détruit, ni même affaibli, par une révolution. Toujours un Etat aristocratique agit comme un seul homme. Parmi les nombreux et très grands contrastes qui opposent les Etats-Unis et l'Angleterre, ce contraste entre un gouvernement de classe ici, et l'absence d'un tel gouvernement là-bas, est le plus grand.

Il est d'un intérêt plutôt mélancolique — quoique très important — de noter l'illusion de beaucoup au sujet de l'Amérique, l'illusion que cette Amérique est en quelque façon anglaise. L'illusion est naturelle. Elle provient en partie de la communauté de langue, davantage encore de la communauté de tradition religieuse. Mais ce n'en est pas moins une illusion. Cette illusion ne nuit pas à notre politique étrangère aussi longtemps que ceux qui dirigent cette politique n'en sont eux-mêmes pas victimes, et ni nos diplomates ni nos hauts fonctionnaires du *Foreign Office* ne tombent dans cette erreur. Certes, ils poursuivent l'aide américaine, ils flattent l'Amérique par obligation, mais ils ne s'imaginent pas que les Américains ne sont que des Anglais quelque peu différents de nous. Le seul danger, et il est lointain, c'est que dans quelque occasion critique les bons bourgeois de nos grandes villes anglaises — ceux qui déjà rendirent impossible l'accord Hoare-Laval, ruinèrent la cause anglaise en Abyssinie et compromirent bien d'autres intérêts — ne soient pris d'un soudain enthousiasme basé sur l'illusion d'une identité anglo-américaine. Ce serait périlleux. Ce pourrait même être mortel.

LA COURSE AUX ARMEMENTS

La Grande-Bretagne est entrée tard et avec la plus vive répugnance dans la nouvelle course aux armements. De toutes les grandes nations, elle est la moins adaptée politiquement à l'effort que demande pareille course, mais la mieux adaptée financièrement. La moins adaptée politiquement parce qu'elle ne peut envisager la conscription et parce qu'elle a perdu la tradition de tenir l'opinion publique informée des affaires internationales. En règle générale, ce désavantage est sans gravité, parce que ordinairement ces affaires ne concernent qu'un très petit nombre d'hommes dont beaucoup bien formés. Mais, en l'occurrence, il y a le danger de voir l'effort auquel tous sont soumis, mal compris parce que le péril qui menace l'Angleterre est sous-estimé. Toutefois le

désir de l'immunité est si violent que tous les sacrifices seront acceptés par la masse du peuple anglais pour sauvegarder le sens de la sécurité insulaire qu'ils tiennent de leurs ancêtres.

Les avantages financiers dont dispose l'Angleterre, comparés à ses rivaux, dans l'actuelle course aux armements, sont évidents. Les deux facteurs principaux sont : 1° la très grande contribution que l'on peut obtenir en Angleterre à cause de la mauvaise répartition des richesses, c'est-à-dire les lourds impôts que peuvent fournir les grandes fortunes capitalistes, avec la liberté correspondante de la masse de la nation de toute charge de taxation appréciable; 2° le fait que l'Angleterre est la nation bancaire parmi toutes les nations du monde contemporain. Prenez deux hommes avec un revenu annuel de 1,000 livres, et dont l'un dispose d'un crédit de 5,000 livres, tandis que l'autre n'a pas de crédit. Le premier pourra, en cas de nécessité, agir comme s'il avait 6,000 livres par an, et était six fois plus riche que l'autre. C'est une pareille situation qui permit à la Grande-Bretagne, pendant la Grande Guerre, d'engager, pour le compte des Alliés, des dépenses qu'aucune autre nation européenne n'était capable d'envisager.

Le vrai problème quant à la participation de l'Angleterre à la nouvelle course aux armements est de savoir si les conséquences financières futures de cet effort intense ne s'avèreront pas insupportables. Les chiffres manquent pour comparer le coût du réarmement anglais à celui des nations rivales. On connaîtra ces chiffres plus tard; en ce moment, on a décidé de laisser le peuple anglais dans l'ignorance quant aux dépenses entreprises. Nous savons, évidemment, que le coût d'une aviation est, en Angleterre, par unité et par heure de vol, bien supérieure à ce qu'elle est en France, en Allemagne, en Russie. Mais de quel ordre est la différence? Du simple au double? Au triple? On en est réduit à deviner. Et ce qui est vrai de l'aviation l'est davantage encore de toutes les autres branches de l'équipement militaire, sauf de la marine. Car le coût de l'armement maritime n'est pas grandement réduit par la conscription et nos salaires supérieurs sont compensés par du matériel revenant meilleur marché.

* * *

Quel que soit le chiffre auquel montera la note du réarmement anglais, cette note, il faudra la payer. L'emploi et la dépense de crédits bancaires donnent l'illusion de ressources illimitées. La dépense de la monnaie réelle est une chose que les hommes sont portés à contrôler avec soin et à calculer. Mais l'usage du crédit bancaire à la place de la monnaie réelle entraîne un jugement populaire vague, exagérant à l'infini la richesse du pays. On s'imagine que l'on peut y puiser sans fin.

C'est là, évidemment, une illusion. Comme à toute dépense, il arrive une fin au crédit. Et plus grave encore que sa limite est la charge que le crédit impose pour l'avenir. Toutes les dépenses faites actuellement par l'Angleterre pour dépasser ses rivaux dans la course aux armements portent intérêt. Et quand l'effort sera passé, quand le programme sera réalisé, il restera l'intérêt à payer. Certes, il existe différentes manières de se soustraire aux pleines conséquences de pareilles dépenses, mais toutes sont des formes de répudiation. Il y a la conversion forcée (la dernière conversion anglaise fut virtuellement une conversion forcée), il y a les manœuvres monétaires. Mais, sauf en cas de banqueroute, tout ce que vous faites — à moins que vous ne soyez en « monarchie », une monarchie capable de maîtriser les banques — vous impose une obligation toujours croissante de payer tribut aux banques, et ce tribut prend nom : *income tax*, *supertax*, droits de succession. Si pour ces derniers la Grande-Bretagne n'a pas encore atteint la limite, pour les deux autres elle en est toute proche.

La course aux armements est la conséquence directe d'erreurs politiques commises par l'Angleterre, dont la première et la plus persistante fut le soutien constant de la Prusse dès le lendemain même de l'Armistice et dont la dernière fut la gaffe désastreuse de menacer l'Italie sans pouvoir agir conformément à cette menace. Inutile de revenir sur ces erreurs si ce n'est comme matière à avertissements. Elles se renouvelleront si nous ne changeons pas de méthode dans le choix des hommes à la barre. Ce qui est important en ce moment c'est de considérer que la grande augmentation de notre puissance militaire anglaise va nous imposer un surcroît d'effort économique dont le public anglais semble n'avoir aucune idée. Sans doute, on ne le sentira pas tout de suite, mais la pression est inévitable et elle sera sévère.

L'AUTRE ASPECT

Il est d'une importance capitale de se rappeler, pendant que la lutte révolutionnaire se poursuit en Europe, que la simple répression n'est pas une solution. Si nous ne comprenons pas les forces, les forces spirituelles sur lesquelles Moscou spéculé, tous les éléments d'un désastre resteront vivement actifs.

Peu importe la mesure dans laquelle les chefs moscovitaires de la révolution sont sincères dans leurs clameurs en faveur d'une justice sociale. Sans doute, tirent-ils la plus grande partie de leur énergie de la haine qu'ils vouent à notre civilisation. Sans doute sont-ils, au fond, purement destructifs et même meurtriers. Nous connaissons leurs origines, nous savons qu'ils ne sont des nôtres ni par le sang, ni par les traditions — et moins que tout par une participation dans le grand héritage chrétien qui nous fit ce que nous sommes et qu'il nous faut maintenir à tout prix.

Mais le problème ne réside pas dans les buts personnels et intimes de ces hommes, de cette bande où Staline pénétra par son mariage, qui le plaça où il est et dont le représentant-type, en ce moment, a pris le nom de Litvinoff. Le problème réside dans les revendications passionnées de ceux dont Moscou exploite l'indignation. Ces revendications resteront aussi intenses et aussi réelles, que la réaction contre la Révolution soit momentanément victorieuse ou non. En fait, elles seraient même plus effectives dans l'opposition qu'elles ne le seraient au pouvoir. Le communisme est impossible avec des Européens. Chez nous, les héritiers de la vieille civilisation romaine et chrétienne, le communisme n'est pas un programme, mais une contorsion d'hommes souffrants. Communisme n'est qu'un mot pour désigner le sentiment qu'ils ont que leur situation est intolérable. Mais ce sentiment est vif, il a été créé par des conditions évidentes et qui sont incompatibles avec une vie digne.

Considérez la chrétienté dans son ensemble et vous y découvrirez quatre « conditions » économiques principales. Il y a d'abord la plus ancienne, formant probablement la classe la plus nombreuse et certainement la plus durable et la plus persévérante : le paysan. En Grande-Bretagne, s'il est oublié, partout ailleurs il est universellement présent. Il cultive la terre de génération en génération. Il possède, absolument ou relativement par des redevances coutumières, le sol qu'il cultive.

Puis vient le corps très varié, peut-être aussi nombreux que la classe agricole, de gens dont la subsistance dépend à des degrés variables de la propriété privée, restreinte ou ample, mais pas à une échelle jusqu'à faire naître des contrastes engendrant les haines de classe. Ce corps va des nombreux petits artisans qui préservent encore leur indépendance et des très nombreux petits commerçants dans les villes de province qui vivent d'une clientèle agricole, jusqu'aux petits propriétaires auxquels les rentes procurent quelques loisirs, jusqu'aux professions de toutes

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

sortes, et même jusqu'à une importante minorité de familles très aisées mais sans ostentation, ne désirant pas afficher leur richesse. Tous ces gens ont la conviction que la propriété est essentielle parce qu'elle est la garantie de la liberté; tous ont la conviction que la liberté est essentielle — la liberté économique — parce que sans elle la vie est une chose dégradée.

Ces deux corps : la paysannerie et les petits propriétaires (comprenant même de grandes propriétés agricoles), sont les héritiers du christianisme. Ils comptent, parmi eux, mêlés à eux, un grand nombre d'hommes ne possédant rien ou presque rien. Il y a beaucoup de salariés dans la classe paysanne; il y en a davantage encore chez les petits artisans, dans les boutiques, comme domestiques chez les gens de profession et les petits rentiers. Mais ces salariés vivent dans des relations humaines. Même quand leur salaire est payé par d'assez gros propriétaires agricoles, la relation est une relation humaine et tolérable. Ce qui plus est, rien ne leur défend d'envisager un changement. Il y a de l'élasticité dans toutes ces anciennes traditions sociales,

* * *

Mais à côté de cet état de choses bon, traditionnel, bien que nécessairement imparfait (parce qu'humain), il en existe un autre, inhumain, qui a fini par provoquer dans l'homme — dans l'âme immortelle de l'homme — un soulèvement violent. Cette chose inhumaine, c'est l'esclavage salarié sous le régime capitaliste.

Pas question ici de relations humaines entre le maître et les serviteurs. Pas question non plus d'espoir pour plus tard. Pas question d'intérêt dans le travail à faire, ni de relation personnelle avec l'œuvre à réaliser. Un homme ou une femme (et il est caractéristique que le mal ait englobé, depuis une génération, des millions de femmes) est un esclave-salarié et rien de plus. Il ne sera jamais rien de plus. Il ne pourra jamais être autre chose. Et il est un esclave rivé à un esclavage mécanique et mort. Les quelques-uns qui dirigent ce vil mécanisme n'ont aucun droit moral à une quelconque fidélité. Ils ne remplissent aucune fonction. Ils exercent leur pouvoir simplement par la fonction brutale et anonyme de l'argent séparé de l'ancienne signification personnelle du mot : propriété.

Comment apaiser et résoudre la querelle entre l'opresseur et l'opprimé?

Elle pourrait l'être à la longue par le rétablissement de l'esclavage intégral. C'est à cette solution que tendent ce que nous appelons en Angleterre les « services sociaux » (lois sociales et assurances sociales de toute nature). Ou elle pourrait l'être par une distribution de la propriété tellement étendue que, même avec certains nécessaires grands monopoles d'Etat, un homme gagnant un salaire soit en même temps un homme possédant son toit, participant aux bénéfices, et donc économiquement libre. Ou elle pourrait l'être, sur papier, par des plans communistes; mais ceux-ci, en pratique, heurtent tellement la nature humaine qu'ils sont irréalisables.

Le certain, c'est que le problème n'est pas soluble par la seule suppression de l'esclave-salarié qui a pris les armes pour mettre fin à son esclavage.

Ceux qui exploitent la colère de l'esclave-salarié avec le dessein de détruire notre civilisation, et particulièrement de détruire ce qui reste de notre religion, sont impardonnables et ne méritent aucun quartier. Il faut les maîtriser et, si possible, les détruire. Mais cela fait, même complètement, vous ne vous trouverez encore que devant le début de la tâche. Rien ne sera résolu aussi longtemps que l'enjeu de la querelle ne sera pas compris et les exigences de la justice ne seront pas satisfaites. Le but de la guerre est la paix.

HILAIRE BELLOC.

Les beaux livres

« Léopold II, ce géant »

PAR

Fernand Desonay

Au lieu de fourrer pêle-mêle dans la mémoire des enfants la date de la bataille de Tolbiac, les causes de la guerre de Cent ans et les stipulations territoriales du Traité de Westphalie, combien l'on aurait meilleure grâce à imiter pour eux, d'un bout à l'autre de l'Histoire, la méthode de Fernand Desonay : des images d'Epinal vues sous l'angle de la poésie!

Alors le passé serait sans doute déformé quelque peu dans leur esprit, — peut-il jamais ne pas l'être? — mais du moins vivant. Tandis que le souvenir que nous avons en général de nos écoles historiques ressemble au registre d'un gardien de cimetière. Nous savons plus ou moins encore à quelle place exacte chaque fait important est enterré dans notre mémoire. Quant aux personnages importants, même ceux qui ont joué un rôle considérable dans la chronique de notre patrie, ils sont pour nous comme des spectres enveloppés de ces linceuls qu'on appelle des poncifs. Après avoir étudié dix ans durant l'Histoire de Belgique, nous savons donc tout au plus ce que Philippe le Bon, ce que Charles de Lorraine, ce que Guillaume d'Orange n'étaient certainement pas : car aucun être humain, palpitant et respirant, ne saurait à coup sûr ressembler aux mannequins chamarrés qu'on dresse en pied dans les livres de classe. Avant de brûler Liège et Dinant, avant de guerroyer, de parader et de négocier en brillant arroi, le Téméraire était un homme.

N'est-il pas étonnant que les galopins de dix ans à qui l'on apprend ces choses à la va-vite et pour rire, ont des grands événements et des grands héros de l'Histoire une idée beaucoup plus forte que leurs aînés, à qui l'on donne, dans un ordre scientifique, « tous les détails »?... Clovis et son vase de Soissons, Charles-Quint et ses funérailles anticipées sont des images beaucoup plus *intenses* que leurs répliques fournies par les manuels. C'est à grands traits qu'on peint les tableaux saisissants; il faut laisser du jeu à l'enthousiasme; puis l'esprit ne garde l'empreinte que des sensations simples. Clio, si elle n'a pas de style, perd ses droits.

Tout ce que Fernand Desonay a voulu retenir de Léopold II, ce prince et cet être compliqués, c'est qu'il créa le Congo, signa la loi militaire et fut méconnu de ses contemporains. Je prétends que ces trois faits suffisent, convenablement éclairés, à enfermer la personne de notre plus grand Roi.

* * *

Du moment, il est vrai, qu'on y ajoute les puissances du rêve. Ce n'est pas l'affaire des savants, c'est celle des poètes. Fernand Desonay est l'un d'eux — on l'a bien vu à la façon passionnée dont il a traité Villon : l'on ne s'attire et l'on ne se repousse ainsi qu'entre confrères.

Le récit de la conquête congolaise, dans *Léopold II, ce géant*, me paraît en tout cas l'une des histoires les plus émouvantes qu'on puisse entendre. Au niveau de l'épopée familière ou de l'aventure telle que l'entendent les adolescents, on voit là se dérouler une suite de chants et de visions qui enflamment l'imagination aux quatre coins. Stanley vaut Robinson Crusoe. Lippens et de Bruyne s'égalent à Michel Strogoff. Et le traître ou le monstre de ce roman merveilleux, il faut bien le dire,

c'est l'opinion publique, ce Catoblépas méchant et ridicule que Léopold II doit dompter aussi malaisément que le Doudou ou la Tarasque.

Il est bon que les petits Belges sachent que leurs grands-pères n'ont pas été raisonnables et qu'on a dû arracher pour leur pays, à une génération dont ils descendent, la « permission de grandeur ». Que nos Rois aient été contraints quelquefois de faire le bonheur du peuple malgré lui, cela valait d'être dit et montré par apologue. Trop de livres d'Histoire nationale sont d'aveugles apologies des ancêtres, dont les moindres caprices sont présentés comme d'augustes volontés et les pires erreurs comme des exploits. Je suis bien content que des écrivains avisés rompent avec cette démagogie rétrospective. Fernand Desonay prend le parti des héros contre la foule, du génie individuel contre le « bon sens populaire ». C'est un trait de générosité.

C'en est un autre d'avoir toujours donné aux actes de Léopold et des léopoldiens l'interprétation la plus noble. Que le seul ou même le principal mobile du Roi colonisateur ait été la délivrance des noirs réduits en esclavage par les négriers, ou d'ouvrir des espaces nouveaux à la propagation de la Foi, je n'en suis pas sûr. Mais ce dont je suis sûr, c'est que le grand Boiteux avait le cœur chaud et l'âme riche, et que, dans une telle atmosphère morale, tout dessein se fait pur comme l'acier dans le feu.

* * *

Il est enfin très agréable de penser que plus le modèle d'un portrait littéraire est idéalisé, c'est-à-dire élevé dans l'échelle humaine, plus il risque de plaire aux enfants. L'esprit de jeunesse est le plus exigeant, parce qu'il est le plus agile. De six à seize ans, c'est en se jouant que l'on accède aux sommets de la vie intérieure. Tout ce qui est héroïque est alors respirable. C'est pourquoi les véritables écrivains pour enfants sont l'élite et l'honneur de leur profession. On les reconnaît à ceci qu'ils ne bétifient jamais. Seuls, les plus grands ont réussi à se montrer tout à fait dignes de cet auditoire.

Je ne connais pas un seul auteur de cette catégorie qui ne soit très original, s'il n'est complètement négligeable. Paul Werrie, avec la *Légende du Roi Albert*, a ainsi inventé une formule nouvelle de récit historique à l'usage des enfants. Le *Léopold II* de Fernand Desonay est digne de ce magnifique précédent. Si l'on ne trouve pas, dans l'œuvre du Liégeois, l'extraordinaire efflorescence verbale qui surmontait l'œuvre du Hesbignon d'une écume scintillante, ni le singulier pathétique qui le poignait, sans doute la statue de Léopold le colonisateur l'emporte-t-elle sur celle d'Albert le défenseur par l'exactitude et par l'attitude. La simplicité de Fernand Desonay exige du lecteur un moindre entraînement poétique que la simplicité de Paul Werrie : c'est une question de tonalité. Une telle comparaison, en tout cas, mesure un livre.

Il n'y a rien, dans toute la littérature française du même genre, qui vaille à beaucoup près les très beaux ouvrages de paraphrase légendaire parmi lesquels ce *Léopold II* vient de prendre place. Notre vie nationale suscite des trouvères. C'est un signe de force. Ce qui fait le prix d'un livre comme celui-ci, c'est qu'il témoigne pour toute une époque et vient apporter à la surface d'une histoire toujours mouvante cet indice de profonde énergie qui se manifeste — comme dit Péguy — dans un civisme en forme d'art.

ROBERT POULET.

Un catholique⁽¹⁾ devant la Bible

MARIAGE ET VIE MONDAINE

Je me mariaï donc le 27 juin 1911, dans l'église Saint-François-Xavier. Raymond Chasles, de famille catholique lui aussi, « ne pratiquait pas », selon cette expression courante et formaliste. Disons, plus simplement, qu'il avait perdu la foi en Jésus-Christ, au temps où il suivait à l'Ecole des Hautes Etudes, à la Sorbonne, les cours de M. Loisy, qui portait encore la soutane à cette époque.

C'est donc à un rationaliste que je confiai ma vie, sans bien mesurer tout d'abord la gravité de cet acte. Toutefois, je savais quelle âme sincère était celle de mon mari, que je connaissais depuis dix-huit mois.

Mais quelle étrange couple nous faisons en ce qui regarde la vérité biblique ! L'un prétendait avoir de fort bonnes raisons pour ne pas croire en la divinité de Jésus-Christ, parce qu'il avait étudié l'exégèse scripturaire ; l'autre considérait que l'Evangile ne lui apportait plus rien pour sa prière intime avec Dieu, et l'avait fermé.

La prière!... — sans formules ou avec formules — il n'en resta plus guère dans ma vie. Naturellement, ce qui est considéré comme « obligatoire », — prière du matin et du soir, — subsista. Vague tradition où le cœur n'était plus!

ESPRIT PHARISAÏQUE

Et, cependant, je conservais, aux yeux des prêtres et des laïcs, la réputation d'être « une très bonne catholique », puisqu'on gratifie facilement de ce titre ceux qui font maigre le vendredi, qui vont à la messe le dimanche, communient une ou plusieurs fois par mois. Quant à savoir si la vie morale est transformée, le cœur vraiment purifié, on ne s'en préoccupe guère.

Oui, l'esprit pharisaïque s'est largement implanté dans notre vie chrétienne, et c'est pour l'avoir suivi, hélas, et pour en avoir été délivrée, longtemps après, par la grâce de Dieu, que je sais si bien ce qu'il vaut!

Unir un mauvais caractère, un cœur « aigre » et médisant, l'injustice sociale, l'esprit mondain et vaniteux, à un vernis de pratiques cultuelles, c'est tout naturel! Grâce à ce rutilant vernis, on se « plante » debout, à l'avant du temple, tel le pharisien. *Il priait ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères;... je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus.* (Luc 18-11.)

Il faut lire et relire, dans les Evangiles, ce que Jésus pensait de cet esprit de l'homme déchu, qui se complait en lui-même, se croyant juste et ne comprenant pas qu'il est *malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu* (Apoç., 3. 17.)

Mon mari était dépouillé de cet esprit de pharisaïsme religieux et de formules mortes. Il avait renoncé à certaines « formes religieuses », les jugeant incompatibles avec sa conscience, en ces années-là.

(1) Nous devons à la grande obligeance des éditeurs — la Maison Plon, à Paris — la primeur de ces pages extraites d'un livre qui paraîtra bientôt sous le titre : *Un catholique devant la Bible*. Œuvre remarquable que nous ferons d'ailleurs connaître plus amplement à nos lecteurs.

Voir *La Revue Catholique* du 13 novembre.



DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

HOPITAUX, HOSPICES, MAISONS DE RETRAITE,
PENSIONNATS, CONGRÉGATIONS, ETC.

Partout où il faut **UN BON LIT**

Il faut un **MATELAS**

SIMMONS

MON MATELAS

CONFORT

Quiétude Nuit-Bleue

le fameux matelas

HYGIÈNE

Nuit-Bleue

le matelas de choix

PRATIQUE

Bien-Etre

le matelas d'usage

ÉCONOMIE

3 MODÈLES : Mêmes Matières premières
Même Finition
Même Garantie



Société Anonyme Belge **SIMMONS**

616-618, chaussée de Louvain, BRUXELLES

Tél. 33 14, 13

1,000 francs

C'est le plus petit lot à gagner
le 28 novembre prochain

au tirage de la 25^e tranche de la

Loterie Coloniale

sans compter tous les autres lots
DE 2,500 FRS A 2 1/2 MILLIONS

**Avez-vous votre billet brun
nouveau type?**

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

Théoriquement, il était dans l'erreur, c'est certain; mais je ne sais pas lequel de nous deux était le plus agréable aux yeux de Dieu. Je doute fort que ce fût moi. Moi, qui avais reçu tant du Seigneur, et qui si facilement avait abandonné *la source des eaux vives* (JÉR., 2. 13).

Au contact de Raymond Chasles, j'appris ce qu'était vraiment un caractère droit, juste, sincère, loyal, honnête, dépouillé de soi-même, sans aucune compromission, ni pour le monde, ni pour l'avancement, ni même pour son épouse.

Il avait gardé un certain attachement à la Parole de Dieu. Le dimanche matin, comme nous allions ensemble à la messe, il emportait généralement le Nouveau Testament en grec, ou en turc, ou en russe; le linguiste ne perdait pas une occasion de travailler, en même temps que de prier, car Raymond priait et avec un désir inconscient, il cherchait la foi perdue de sa jeunesse.

CONVERSION

Dieu ne devait pas tarder à la lui rendre, cette foi désirée.

En novembre 1913, il m'annonça un jour, — alors que j'avais une grande peine, — qu'une transformation s'était faite en lui, et qu'il retrouvait de jour en jour la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Nous communiâmes ensemble, pour la première fois, la nuit de Noël, dans la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur.

Alors, avec sa loyauté coutumière, Raymond, qui avait appuyé ses « bonnes raisons » de ne pas croire en notre bien-aimé Sauveur, sur les théories de Loisy, voulut reprendre toute la question de l'exégèse évangélique et, cette fois, établir sur des bases solides et rationnelles, sa foi en Jésus-Christ et son amour pour lui (1).

Ce fut alors qu'il exerça sur moi une puissante influence. J'avais vu vivre à mes côtés, durant trois ans, une âme droite, loyale, en qui il n'y avait aucun artifice (JEAN, 2. 47), et je voyais soudain cette belle intelligence se plier docilement sous la grâce, accepter la lumière simplement, fidèlement, comme un petit enfant.

Je compris tout ce qui me manquait!

Jusqu'à la conversion de mon mari, je me dressais « sur mes ergots », me trouvant supérieure à lui dans la vie religieuse, si je ne l'étais pas du point de vue des vertus naturelles. N'étais-je pas une *bonne catholique*? Or, maintenant, je constatais que je n'étais ni une catholique, ni une chrétienne, ni même la « femme forte » aux solides vertus. Je ne possédais ni la vraie droiture, quoique n'ayant jamais menti, ni la justice, ni la simplicité dans la foi, ni l'ardeur dans l'amour de Dieu.

Toutes ces qualités me manquaient!

Lorsque je « réalisai » ma pauvreté, lorsque je vis s'évanouir en fumée « mes bonnes œuvres » pharisaïques, je fus découragée. Avec larmes, je priais Dieu de me retirer de ce monde. Je me sentais indigne, incapable. Il me semblait que mon mal était incurable. En outre, la vie mondaine m'enserrait dans ses filets. Comment y échapper? Ma vie intellectuelle elle-même s'étiolait dans une existence déséquilibrée par la vie parisienne. Nous sortions presque tous les soirs : théâtre, soirées, bals.

Je mourrais de faim et de soif pour avoir abandonné le pain de vie et la source des eaux vives. *Ils m'ont abandonné, moi, la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées* (JÉR., 2. 13). J'avais fait cela! Les citernes crevassées des multiples dévotions, des « bonnes » œuvres et des « pieuses » lectures ne m'avaient pas rafraîchie. Je mourais!

(1) Il s'aïda beaucoup des livres si clairs et si documentés de M. l'abbé Lepin : *Jésus, Messie et Fils de Dieu et la Valeur historique du quatrième Evangile*.

Mais la guerre éclata! Malgré l'atroce serrement de cœur qui m'étreint encore, après vingt ans passés, au souvenir de ces années d'angoisse et de scènes tragiques, de parents et d'amis disparus, un hymne de louange monte cependant de mon âme à Dieu, un retentissant alleluia! La guerre me sauva! *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme* (MATTH., 10. 28). Oui, cette guerre destructrice des corps sauva certainement beaucoup d'âmes. Elle sauva la mienne. Mais de quoi me sauva-t-elle? Du monde et de son esprit de mensonge.

Je voudrais exprimer ce que je pense de cette pieuvre hideuse et informe, mais puissante, qu'est le monde.

La *Babylone* de la Bible, dont l'histoire traverse le livre inspiré du commencement à la fin, de la Tour de Babel, après le Déluge, jusqu'à la destruction de la Babylone, apocalyptique, est certainement une image frappante du monde, et de son esprit qui nous écartèle et nous étreint tout à la fois.

Le monde nous enserre, comme une pieuvre géante, et Gilliat n'eut évidemment pas plus à se débattre que moi, pour s'arracher à ses gluants tentacules (1).

Nous avions, mon mari et moi, accepté trop facilement, après notre mariage, les invitations mondaines et les soirées. Obligations et griserie très naturelles, dira-t-on? Cette griserie aurait dû nous sembler incompatible avec la formation intellectuelle que nous avons reçue l'un et l'autre, moi principalement, élevée au contact de la vie évangélique, si contraire aux convoitises et aux vanités mondaines.

Alors, seulement, je compris ce que la Bible affirme : Jésus-Christ et le monde sont deux ennemis irréconciliables. L'un des deux doit être crucifié en nous pour que l'autre vive. Tant que nous n'avons pas dit très réellement : *le monde est crucifié pour moi* (GAL., 6. 14). Jésus est crucifié en nous. Ainsi, avec une incroyable inconscience, nous maintenons Jésus en croix, parce que nous aimons le monde.

Il faut entendre à la lettre : *le monde est crucifié pour moi*. Si l'amour du « bien-être » et de l'argent, le désir de paraître, le désir de se faire valoir, la vanité de la situation ou de la naissance, la tentation de « se bien poser », la recherche des relations puissantes et fortunées, la souffrance de n'être pas assez riche ou bien apparentée, voire la crainte du « qu'en dira-t-on », subsistent tant soit peu dans une âme, même dans une âme de religieux dans son couvent, cette âme-là est tenue par les filets du monde; elle n'appartient pas au Christ.

Sa vie chrétienne ne pourra être ni rayonnante auprès de ses frères, ni surtout féconde pour elle-même. La lecture même des Ecritures ne lui permettra de cueillir que des fruits acides et verts; ils agaceront ses dents et lui feront poser maintes questions sur l'authenticité de la Bible.

Jésus nous révèle cet état d'âme par la parabole du semeur. La semence est la parole de Dieu, mais les soucis du siècle, la séduction des richesses, les convoitises qui pénètrent les cœurs, les plaisirs de la vie *étouffent la Parole et elle ne porte pas de fruit* (MARC., 4. 19).

Ainsi donc, la guerre, m'arracha au filet du monde. Mon âme, comme le passereau, échappa au lacet du méchant oiseleur. *Le filet s'est rompu et nous avons été délivrés* (Ps. 124. 7).

Mon mari était officier-interprète pour le russe. Il fut mobilisé à Paris, au bureau de la Presse, pour le contrôle des journaux étrangers qui s'imprimaient en France.

J'avais fait, avant mon mariage, toutes mes études d'infirmière; je repris aussitôt cette vie que j'avais beaucoup aimée. Ce nou-

(1) Victor Hugo, *les Travailleurs de la mer*.

veau contact avec la souffrance physique et morale, ces journées de labeur régulier et discipliné, commencèrent immédiatement à équilibrer mon être tout entier et à me rétablir dans une vie plus saine.

La loi du travail et de l'oubli de soi me réintégra dans la vérité, et je sentis s'élever dans mon cœur cette confession : « O mon Dieu ! j'allais périr dans ma misère ; c'est par ta loi que tu me rends la vie (Ps. 119. 92-93).

SUR LA VOIE QUI RAMÈNE A LA PAROLE DE DIEU

A la fin de 1915, je dus abandonner la salle d'opérations du Val-de-Grâce, cédant sous le poids de l'excessive fatigue. Le temps des visites, des bridges, des tasses de thé et des soirées était clos ; l'angoisse étreignait toujours les cœurs. J'eus de nombreux loisirs.

Je commençai alors à orienter mon activité vers les études d'histoire de l'Art. A la Sorbonne, je suivis le cours d'Emile Mâle ; à l'Ecole des Chartes, celui de Lefèvre-Pontalis ; à l'Ecole du Louvre, celui d'André Michel.

Après avoir bénéficié du travail manuel de ma vie d'infirmière et des consolations qu'il fallait apporter aux blessés, j'entrai donc dans un cadre d'existence très nouveau pour moi, celui de la Sorbonne et de l'Ecole des Chartes.

Je rencontrai là des jeunes filles aux prises avec les difficultés de la vie, des âmes droites, généreuses et chrétiennes, d'un christianisme éclairé et nullement « bigot ». J'appréciai cet esprit et, volontiers, je me laissai gagner par les unes et par les autres. Les unes m'entraînèrent plus assidûment aux Bénédictines de la rue Monsieur, et d'autres au cercle *Veritas*, dirigé par le R. P. Hébert, dominicain.

Cette atmosphère de vie simple, avec les étudiantes, — vie non fardée, ni moralement, ni physiquement, — me fit abandonner mes allures de « femme du monde ». Je pris des goûts plus modestes. Le contact journalier avec le grand art médiéval renouvela en moi mes aspirations naturelles de terrienne française. Bientôt, je regardai les sculptures, représentant la vie de Jésus et des saints, avec des yeux plus naïfs. Mon orgueil d'esprit se fondait... Je faisais mien le cœur des simples, tel celui de la mère de Villon, qui voyait *au moustier* dont elle était paroissienne :

*Paradis peint, où sont harpes et luths,
Et un enfer où damnés sont bouillus...*

Enfin, la belle liturgie bénédictine déposait en moi un ferment de vie qui allait bientôt lever pour la gloire de Dieu.

UN ÉVANGILE DANS LA BOUE

De ces années, où je vivais encore éloignée de la véritable piété, pour avoir abandonné la lecture et la méditation de la Parole de Dieu, — la grande régénératrice de nos cœurs, car *il nous a engendrés par la parole de vérité* (JAC., 1. 18), — je conserve le souvenir d'un geste qui me valut un regard miséricordieux du Seigneur.

Un dimanche, comme nous étions sur les boulevards, par une journée pluvieuse de l'automne parisien, je vis soudain à mes pieds un de ces petits Evangiles de propagande, distribués par les Sociétés bibliques. Il était entièrement maculé de boue. Je savais très bien que c'était un Evangile de version non autorisée pour les catholiques ; cependant je me penchai et ramassai

l'informe petit volume. *C'est la parole de Jésus*, pensais-je, et je le serrai dans mon mouchoir pour préserver mon sac de la boue. Ne me sembla-t-il pas, ce jour-là, que j'enveloppais, comme les saintes femmes au soir de la Passion, le corps meurtri de notre Sauveur dans un linceul blanc ?

En rentrant, comme je ne pouvais garder ce petit volume ainsi maculé, j'en baisai une page, avec amour et respect pour la parole sainte, puis je le brûlai. Alors je me sentis envahie d'une paix profonde pour avoir tiré de la boue ce petit Evangile ! Il était de Marc, je crois.

Depuis, j'ai entendu raconter que lorsque des catholiques reçoivent ces Evangiles, il arrive parfois qu'ils les déchirent ostensiblement, en jettent les morceaux à la tête des colporteurs, ou les piétinent. J'ai peine à croire qu'une religieuse, devant une église de Paris, ait commandé aux enfants qu'elle accompagnait de jeter à terre et de piétiner des Evangiles, ainsi reçus d'un colporteur biblique.

Tout est possible pour celui dont l'esprit est sectaire, et qui se croit exempt de tout péché, comme le pharisien. Que des « sans-Dieu » se livrent à ces excès, c'est vraisemblable, mais des chrétiens !

Si nous ne devons pas utiliser ces versions sans permission, qu'au moins nous les traitons avec l'immense respect qu'elles méritent. Les notes font défaut, — et il faut des notes, — mais le texte est semblable à celui de nos versions catholiques, traduites sur les textes originaux. C'est bien toujours la parole de Jésus-Christ.

ÉTUDES RELIGIEUSES

Pendant cette année 1916 qui préparait une prochaine, « conversion », au sens propre du mot, c'est-à-dire une transformation de vie, la *conversio morum* de saint Benoît, je voulus mettre en bonne place dans mes occupations intellectuelles les études religieuses.

M. l'abbé Audollent, directeur de l'Enseignement libre à Paris, — depuis évêque de Blois, — dirigeait des cours de religion, rue Varenne. Une jeune amie me les fit connaître, et, vivement intéressée par ces leçons documentées, je les suivis régulièrement pendant cinq ans.

Quel sérieux appoint de connaissances religieuses vint ainsi s'ajouter à celui de mon enfance ! J'avais vingt-sept ans, et le fait de me remettre sur « les bancs » de l'enseignement catéchistique, à cet âge, me permit de pénétrer avec un esprit tout neuf les questions difficiles et variées qui nous étaient présentées. Je le fis avec une puissance d'assimilation décuplée.

A LA RECHERCHE DE LA BIBLE

Je n'avais pas de Bible. Il est vrai que mon mari possédait la version Segond, mais je n'avais pas encore la permission de l'Index et je ne voulais pas l'utiliser. Nous avions aussi des Bibles latines, quelques volumes du Commentaire de l'abbé Fillion, mais la meilleure version catholique, celle de Crampon, nous manquait.

Je désirais vivement me la procurer, pour lire la Bible en entier et méthodiquement.

« Pourquoi n'allez-vous pas l'acheter chez votre libraire ? » me dira-t-on.

Acheter la Bible Crampon ! Mais c'était impossible. Toutes les formes avaient été détruites à Tournai par les Allemands. L'édition était épuisée.

Il fallait donc trouver un « Crampon » d'occasion, ce qui était presque irréalisable.

Ce grand désir de lire la Bible — je dois être sincère — venait surtout de la nécessité où je me trouvais d'expliquer les sculptures de Chartres. Si le mobile n'était pas surnaturel, un état subconscient me la faisait cependant désirer pour elle-même.

Mais, quand on a été infidèle comme je l'avais été, Dieu ne se presse pas d'accomplir nos demandes, si légitimes qu'elles paraissent. La prophétie d'Amos se réalisa pour moi presque à la lettre :

*J'enverrai la famine dans le pays,
Non pas la disette du pain et la soif de l'eau,
Mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Éternel.
Ils seront alors errants... ils iront çà et là
Pour chercher la Parole de l'Éternel,
Et ils ne la trouveront pas!...*

(AMOS, 8, 11-12.)

Combien de librairies furent visitées par mon mari et par moi-même!

Un soir d'été, le 21 juin 1917, après un an de recherches chez les librairies et les bouquinistes, Raymond rentra triomphant, avec la Bible de Crampon sous son bras.

J'avais ma Bible.

*Vous tous qui avez soif, venez aux eaux...
Ma parole, qui sort de ma bouche,
Ne retourne pas à moi sans effet.*

(ISAÏE, 55, 1, 11.)

Dieu allait pouvoir répandre magnifiquement sa miséricorde. Depuis trois ans, il m'avait préparée à retrouver une vie plus chrétienne, déjà séparée du monde.

La porte fermée sur le ciel des Ecritures, depuis plus de six années, allait de nouveau, s'entr'ouvrir, puis s'ouvrir de plus en plus largement.

Bientôt j'allais goûter la douceur de la bonne parole de Dieu (HÉB., 6, 4), et comprendre que, si nous pouvons perdre notre premier amour, celui de Dieu est éternel. Il est un merveilleux Sauveur qui pardonne.

*Je l'ai aimée d'un amour éternel
Et c'est pourquoi j'ai prolongé pour toi la miséricorde.*

(JÉR., 31, 3.)

*Avec un amour éternel, j'ai compassion de toi
Dit ton rédempteur, l'Éternel.*

(ISAÏE., 54, 8.)

C'est donc par la Bible que je perçus, dans sa profonde réalité, cette connaissance qui n'est généralement que théorique : le prodigieux amour de Dieu pour l'humanité et pour chacun de nous. Dieu nous aime! Dieu m'aime. Je reçus donc cette certitude admirable, cette force nouvelle et invincible!

Je l'ai aimée d'un amour éternel!

Et je répondis : ... Amen! Alleluia!

MADELEINE CHASLES.

En quelques lignes...

Le tricentenaire de Boileau

Il doit bien s'amuser, là-haut, le satiriste des *Épîtres*! On l'avait chargé de tous les péchés d'ennui, de conformisme et de raison. La perruque à marteau était devenue la « vieille perruque ». Aux marges de leur exemplaire cartonné de l'*Art poétique*, les potaches dessinaient des petites bonnes femmes et le barbacole à bonnet carré. Mais voici que des courriéristes s'avisent que le tricentenaire est l'occasion de faire un papier original, d'esquisser une réhabilitation qui flaire le paradoxe. Les articles sur Boileau se succèdent. Et, différents en cela des jours, ils se ressemblent — furieusement...

Car la voilà bien l'aventure plaisante! Comme tout le monde a eu, en même temps, la même idée : savoir, que Boileau ne devait plus être considéré *sub specie uniformilatis*, qui voulait faire le malin fait la bête. Pour être original, en cette fin d'automne 1936, il faudrait revenir aux imprécations assez grosses du père Hugó.

En réalité, il semble bien que les détracteurs du législateur du Parnasse aient exagéré le rigorisme de Boileau. Et il est presque certain que nous sacrifions à l'originalité facile quand nous prétendons découvrir, dans le *Lutrin* ou ailleurs, une âme de révolutionnaire. Ce qui fausse les perspectives, c'est le manque de sens historique. Nous avons trop l'habitude de juger le XVII^e siècle à l'échelle de notre siècle XX. Or les conditions mêmes de la production littéraire — et j'ajouterais : les conditions de vie de l'écrivain — ont changé du tout au tout. Boileau, Corneille, La Fontaine, Racine, Bossuet, Pascal, M^{me} de Sévigné écrivent pour un cercle restreint, pour un public qui ne dépasse guère les deux mille. C'est ce qui permet, précisément, au codificateur de l'*Art poétique* d'imposer ses canons et de dicter sa loi.

Quant à savoir si Boileau fut un solennel pédant, un affreux cuistre, nous laisserons la parole aux anecdotiers...

La légende du magister morose

... Or ils nous apprennent, sur la foi des correspondances et des chroniques du temps, que Boileau fut loin de mener la vie austère du pion revêché.

Boileau avait, tout d'abord, le culte de l'amitié. Il « poussa », comme on dit aujourd'hui, ses familiers et commensaux par le moyen, qui n'est pas neuf, d'une critique hyperbolique dans la louange. Capable des dévouements les plus fidèles, il sut payer de sa personne au plus fort des mêlées littéraires, qui étaient fréquentes et sans merci.

Nous savons aussi que l'homme qui a décrit le *Repas ridicule* ne répugnait point aux plaisirs de la table. Il savait tenir, d'une main experte, un pilon de volaille, humer le pot. On ajoute même qu'il ne se faisait pas faute de lutiner la chambrière...

Mais, sur ce point plus délicat, peut-être assistons-nous à une contre-offensive du même genre que celle qui oppose, aujourd'hui, à un Boileau classique un Boileau fantaisiste? Ce serait tellement piquant, n'est-il pas vrai, de dresser, sur le piédestal du tricentenaire, la statue titubante d'un Boileau bambochard et paillard à ses heures!

Quoi qu'il en soit, la critique doit être satisfaite, de l'autre côté des nuages, de l'honneur que lui font ses confrères dans la corpo-

ration. Quelqu'un a même proposé d'ouvrir ce débat, sous forme d'enquête : « Si Boileau vivait encore, quels jugements porterait-il sur nos contemporains? »...

Hé! hé! c'est fort indiscret! Sans compter que le pensum aurait de quoi aggraver les rides de celui dont nous nous efforçons de faire sauter — hop! — la perruque poudrée...

Après le Prix Nobel

On va dire (encore!) que j'ai mauvais caractère. Mais je ne suis pas fâché de l'échec de M. Valéry.

J'ai, comme tant d'autres humains, ma bête noire. Et c'est, en littérature du moins, le poète-académicien de *Charmes*. J'ai beau peser mes mots : il m'embête. Avec sa mèche de vieux beau et ses quatrains chargés d'obscurités laborieuses et pédantesques. La renommée en a fait le héraut officiel de la France pensante. On ne peut plus inaugurer une plaque, ouvrir un congrès, célébrer un glorieux ancêtre sans que M. Valéry ne soit convié à faire au public (qui n'en demande pas tant) l'offrande de son habit épinard, de sa voix qu'il a fatiguée et de ses allusions qu'il voudrait sibyllines.

Tenez! j'accorde que je deviens quinteux, et que le père d'*Eupalinos* n'est pas tout à fait le premier venu. Mais, au risque d'être jeté tout vif dans la chaudière où des diabolins fort à la page martyrisent Clément Vautel, cet « affreux bourgeois », je persiste à croire et à dire que la clarté est, de toutes les vertus du langage français, la vertu qui souffre le moins d'être chiffonnée. Et quand M. Valéry me laisse entendre que le langage poétique est une sorte de convention à l'usage d'initiés, que ce qui distingue ses vers de la prose, c'est que la Jeune Parque n'a garde de dire, comme le conseillait La Bruyère : « Il pleut », je regimbe de toutes mes forces et j'évoque la boutade de Stendhal qui conseillait à l'apprenti-écrivain la lecture du Code civil.

Donc, M. Valéry n'a pas décroché la timbale. Une timbale fort argentée, ma foi! Le Prix est allé à un Américain que presque personne ne connaissait. Ce qui simplifie la besogne des critiques : ils se contentent de recopier, froidement, la même notice bibliographique.

Mais les supporters de M. Valéry sont doublement déçus. En effet, le million n'ayant pas été attribué l'an dernier, on pouvait espérer que l'Académie suédoise décernerait, en 1936, deux récompenses. Il n'en est rien. O'Neill est proclamé lauréat de 1936 : ce qui équivaut à dire que la bourse de 1935 est définitivement perdue, remise avec les péchés oubliés.

Il reste à préparer la prochaine désignation. Déjà les amours-propres nationaux s'en mêlent. On établit des statistiques, d'où il résulte que tel pays est désavantagé au profit de tel autre. Il paraîtrait que l'Italie impérialiste n'a pas la cote d'amour chez les Scandinaves sanctionnistes. Où allons-nous?...

Peut-être (pourquoi pas?) à l'attribution à Charles Maurras du Prix Nobel pour la Paix?

Les « Mélanges Abel Lefranc »

C'est une pieuse et utile pratique que celle qui consiste à offrir à un maître de la science, quand vient le soir d'une féconde carrière (et il y a des crépuscules dorés), un volume où se trouvent réunis, par l'efficacité de l'amitié, des articles, des études, des essais dus à ses disciples et qui tournent, le plus souvent, autour d'un axe qui est la spécialité même du jubilaire.

Si ce jubilaire s'appelle Abel Lefranc, le tribut d'admiration s'accompagne d'une ferveur d'âme, de la joie du cœur. Car il est peu d'hommes qui aient apporté, dans le haut enseignement et

dans les sentiers de l'érudition, plus de compréhension largement, splendidement humaine.

On connaît surtout, d'Abel Lefranc, ses admirables travaux sur le XVI^e siècle. Il a renouvelé la connaissance de Rabelais, fondé la *Revue des études rabelaisiennes* (qui devait devenir la *Revue du XVI^e siècle*, laquelle, à son tour, n'a pas voulu mourir tout entière, puisqu'elle revit dans *Humanisme et Renaissance*, ce périodique né d'hier). C'est à lui qu'on doit la publication — malheureusement interrompue par la carence de l'éditeur — des « Œuvres complètes » de maître François.

On sait aussi qu'Abel Lefranc prit, dans l'affaire Shakespeare, une position fort hardie. Et s'il est permis de contester la partie négative de son argumentation, il reste que, sur bien des points (et je songe à son interprétation du *Songe d'une nuit d'été*, sorte d'épithalame de circonstance), sa critique mérite le plus large crédit.

Quant à ses découvertes à propos d'André Chénier et de Maurice de Guérin, elles rendent témoignage d'un flair prodigieux, d'un instinct de découvreur qui met — invariablement — le sympathique seizième sur la piste des documents inédits et du commentaire original.

Et partout, dans tous les domaines, Abel Lefranc apporte ce don de l'imagination créatrice, qui est bien l'apanage des grands esprits. Parce qu'il a le goût et le sens de la vie, il anime le passé, ressuscite les personnages dans leur cadre. D'entendre ce septuagénaire se ranger, résolument, du côté de ceux qui ne consentent pas à abdiquer les droits de la vie, l'instant était d'autant plus émouvant que l'on songeait aux deuils domestiques qui désolèrent son foyer. Deux fils tendrement chéris : l'un tué à la guerre, l'autre brûlé vif dans une catastrophe aérienne...

Mais c'est aussi le privilège des cœurs nobles et droits : de chercher — et de trouver — dans la compagnie des gentils esprits d'autrefois une consolation contre les misères du temps, comme on disait au XVI^e. Abel Lefranc, au moment qu'il laissait ses admirateurs et amis, emportait sous son bras le volume de ses « Mélanges ». Il aura dû le consulter, le soir même, sous la lampe. Et le voilà parti sur de nouvelles pistes, vers de nouveaux horizons, du côté de ce jardin vivant et parfumé que demeure, pour lui, la France de Rabelais!

Au Caucase : énigmes et tragédies

« Je ne saurais me comparer à de puissants souverains, je ne suis qu'un simple montagnard, mais *ma boue*, mes forêts, mes défilés me rendent plus fort que beaucoup d'entre eux. Si je le pouvais, j'enduirais d'huile précieuse chaque arbre de mes forêts, je mèlerais à la boue des routes du miel parfumé. » Ainsi parlait, nous affirme-t-on, l'*imam* Chamil, le montagnard irréductible et longtemps invincible, qui durant plus d'un quart de siècle sut tenir en échec, à la tête de ses compatriotes les montagnards du Daghestan, l'immense empire russe (1830-1859).

Mais qu'est-ce que le Daghestan?

Le Daghestan (56,000 km²) n'est qu'un labyrinthe, un ramassis de montagnes inexpugnables pareilles à des nuages pétrifiés. Tout n'y est qu'un fouillis de montagnes : au nord comme à l'est, à l'ouest comme au sud. Le soir venu, elles ne font plus

qu'un avec la voûte céleste qui s'amalgame avec elles à ce point qu'il est de moins en moins facile, à mesure que les contours s'estompent, de différencier ce qui est terre de ce qui est ciel. Historiquement parlant, le Daghestan est un rendez-vous de peuples : de multiples nations ont passé par là et chacune y a laissé quelque trace de sa présence. Longeons, si vous le voulez bien, la côte ouest de la mer Caspienne : là où la mer et les montagnes se rapprochent le plus se trouve la ville de Derbent, dont le nom veut dire « Porte de Fer » (involontairement on pense à Orsova, sur le Danube, où le même nom de « Porte de Fer » se rencontre). Des débris de murs construits au VI^e siècle subsistent encore : les souverains persans de l'époque s'imaginaient enrayer par là le flot des invasions khazares. Au siècle suivant les Arabes submergèrent ces parages et y implantèrent l'Islam. Au XII^e siècle la Géorgie chrétienne et orthodoxe pénétrait dans le Daghestan; au XIII^e la Perse musulmane s'en emparait. Au XVII^e la Russie moscovite commença à projeter son ombre sur les régions caucasiennes. La Géorgie une fois devenue partie intégrante de l'empire des tsars (1802), le Daghestan se trouva encerclé de tous côtés par la poussée russe. Annexé à son tour de nom en 1813, il ne fut subjugué qu'au bout de plusieurs dizaines d'années — années de pénétration systématique et incessante d'un côté, de résistance farouche et acharnée, coupée de temps en temps d'attaques brusquées, de l'autre. Territoire merveilleusement protégé par la nature autant que par la vaillance de ses habitants, le Daghestan ne représentait cependant comme superficie que la quatre-centième partie de la Russie de ce temps-là — moins peut-être. A la fin du siècle dernier, sa population s'élevait à 500 ou 600,000 habitants; elle serait d'un peu plus d'un million d'âmes aujourd'hui.

Cette guerre de près de soixante ans, qui se termina par la victoire complète de la poussée russe et par la capture de Chamil (1859) dans sa citadelle, l'*aoul* (1) de Gounib, fut pour une fraction notable des armées impériales une incomparable école d'endurance et de bravoure militaire.

Disons encore que le Daghestan ne compte pas moins de trente-deux nationalités — voilà qui nous donne une idée de la « macédoine » racique et linguistique qu'est la Caucase — parlant des idiomes différents; que parmi ces nationalités il en est dont les origines sont énigmatiques; que certains de ces idiomes n'ont pas encore été étudiés. Des traditions venant de Perse, de l'Inde, de l'Asie Mineure sont là qui flottent dans l'air, s'enchevêtrent, s'attardent encore au milieu de ces *aouls* reliés l'un à l'autre par des sentiers abrupts et atrocement étroits. Car ces rudes montagnards n'aimaient (2) guère les routes tant soit peu dignes de ce nom, et ce pour une excellente raison : ces sortes de routes n'étaient-elles pas susceptibles d'amener le conquérant, l'envahisseur? Plus les voies d'accès menant — ou censées mener! — à un *aoul* étaient fantastiques, plus il devenait inaccessible, plus ses habitants se croyaient heureux et à l'abri, plus cet *aoul* était réputé puissant et fort. Vivre dans un tel *aoul*, c'était, pour parler le langage pittoresque d'un écrivain russe (M. Zenzinoff), comme si on habitait au huitième étage — quitte à rentrer chez soi en s'agrippant aux gouttières et aux saillies du mur, un petit sac de farine ou une paire de chaussures entre les dents! Les terribles sentiers qui serpentaient au-dessus des précipices étaient taillés dans le roc par des êtres humains

ignorant dès leur enfance ce qu'est le vertige, attachés à une corde et suspendus au-dessus d'abîmes dont parfois on n'entrevoit pas le fond. Et dire que les indigènes arrivaient parfois à faire quarante kilomètres par jour sur de tels sentiers, alors qu'un cheval n'en pouvait faire que vingt, alors que c'est à peine si un novice peut y mettre le pied (1).

Mais l'indigène du Daghestan ne faisait pas que guerroyer presque toute sa vie (à 10 ans il lui arrivait déjà de faire le coup de feu) et qu'escalader ses pics prodigieux en suivant des sentiers qui véritablement défiaient l'imagination : il lui fallait aussi *Volens nolens* vaquer à des travaux plus pacifiques : ensemercer le sol par exemple... Le Daghestan est connu par ses champs labourés en forme de terrasses. Ces champs minuscules ont souvent comme superficie un quinzième d'hectare, mais d'autres fois ils sont de beaucoup plus microscopiques encore. On y apporte de la terre à dos d'homme, à moins qu'on ne l'y hisse à l'aide de cordes. Et ce sont des cordes encore qu'il faut pour faire produire à ce quinzième d'hectare, à un lopin de terre qui, que quefois, est large comme un lit, ce qu'il peut enfanter. Alors une fois de plus le Daghestanien qui dès son enfance, nous l'avons dit, a dompté le vertige flotte au-dessus de l'abîme en ensemençant ses « domaines ». Que de fois cependant des avalanches ou des torrents tumultueux qui se forment lors de la fonte des neiges ne réduisent-ils pas brutalement à néant le fruit d'un labeur opiniâtre et qui commande l'admiration! Ailleurs cependant la ténacité et l'ardeur de l'indigène ont triomphé pour de bon, et ce sont alors de véritables petits vergers qu'on voit s'épanouir au bord des précipices, se recroqueviller dans les replis des rochers, se riant des abîmes et des convulsions et soubresauts d'une nature qui persiste parfois à ne pas vouloir se laisser mater.

* * *

Un heureux hasard nous a mis dernièrement entre les mains un ouvrage, — fragment d'un passé mort à jamais que je m'imaginais tout abasourdi de survivre dans un monde entièrement transformé! — ouvrage qui à l'heure actuelle a une véritable valeur. Cet ouvrage (en russe) a pour titre *Vingt-cinq années au Caucase* (1842-1867) et pour auteur un certain Süssermann. Les deux premiers volumes ont été publiés à Saint-Petersbourg en 1879; nous ignorons si d'autres les ont suivis (le second volume arrive à 1855).

Süssermann était « Balte » et protestant. Il faut entendre ici par « Balte » un représentant des anciennes provinces russes dites « baltiques » devenues aujourd'hui l'Esthonie et la Lettonie. Ses origines allemandes et sa religion n'ont pas empêché ce Süssermann — cela ressort de maints passages de ses mémoires — de se montrer excellent patriote russe, patriote au bon sens du mot, soucieux des vrais intérêts de l'empire, dépourvu de tout chauvinisme et de tout fanatisme. Le fait n'a pas lieu d'étonner. S'il est vrai qu'à certains égards la Russie impériale morte en 1917 fut une espèce d'Eden pour les Allemands baltes, ceux-ci le lui ont, tout compte fait, bien rendu, en s'acquittant très consciencieusement de leurs devoirs de bons sujets, en faisant preuve à l'égard de l'empire incarné pour eux dans la dynastie régnante d'un loyalisme irréprochable. Ce loyalisme n'était pas nécessairement toujours synonyme d'un amour outrancier pour le peuple russe incarné à son tour dans le moujik, cette idole de l'intellectuel moscovite et pétersbourgeois; soit : les « Baltes », barons ou non (beaucoup étaient barons : non pas notre auteur qui a dû faire partie de la petite noblesse sinon

(1) On appelle *aouls* les villages des montagnards de là-bas accrochés aux rochers tels de véritables aires d'aigles. On est heureux de rappeler que fait prisonnier l'imam fut fort bien traité. Une ville de Russie centrale lui fut assignée comme résidence. Son fils mourut général russe!

(2) Ici et ailleurs je préfère employer le passé, mais il va sans dire que l'autorité soviétique elle-même, prête à tout chambarder, n'aura pas été en mesure de transformer, du tout au tout, l'existence daghestanienne! Plus d'une fois, sans doute le présent aurait pu prendre sous ma plume la place de l'imparfait, là où je parle des montagnards du Daghestan.

(1) D'après des statistiques officielles (mais que valent-elles?) citées par le même M. Zenzinoff, il y aurait eu au Daghestan, en 1921, 174 kilomètres de routes accessibles aux automobiles et 1,685 en 1935.

de la bourgeoisie), n'ont certainement pas marchandé pour cela leur sang sur les champs de bataille, même lorsque ces champs de bataille se trouvaient, comme en 1914, en Prusse-Orientale...

Süssermann était donc « Balte ». A dix-sept ans il s'enflamme à la lecture des œuvres de Marlinsky, — un écrivain russe bien oublié de nos jours, — œuvres exaltant le Caucase, « terre promise, à la nature farouche, aux habitants belliqueux, aux femmes splendides, au ciel poétique, aux hautes montagnes couvertes de neiges éternelles ». Süssermann apprend par hasard que des avantages spéciaux sont offerts par le gouvernement à ceux qui seraient prêts à aller servir l'Etat russe là-bas. Il n'hésite pas et envoie une « requête » au gouverneur de Tiflis. En mai 1842 il apprend qu'elle est agréée et se met en route. On se représente aisément ce que de tels déplacements représentaient à l'époque en aléas et en péripéties de toutes sortes.

Disons tout de suite que Süssermann n'eut pas, semble-t-il, à regretter sa décision. D'abord petit fonctionnaire dans l'administration civile, il fut ensuite, à la suite de circonstances propices, promu officier. Il eut alors la satisfaction — le désagrément parfois — de parcourir la Caucasie en long et en large, en combattant les montagnards avec leurs incursions inlassables d'une part, en prodiguant des suggestions plus ou moins heureuses en vue de remédier à telle ou telle lacune d'ordre administratif ou militaire de l'autre. Son caractère remuant (au bon sens du mot), sa soif d'activité, sa bravoure, le tout doublé d'un loyalisme de bon aloi et d'un robuste bon sens, y trouvèrent leur compte. Résumons-nous : Süssermann fit au Caucase une carrière, sinon particulièrement brillante, du moins intéressante et féconde. Ce fut un bon et loyal serviteur de l'Etat russe. Il a consigné ses souvenirs dans des volumes où les envolées poétiques et pittoresques, si elles se rencontrent parfois, n'abondent pas trop, mais où le lecteur, le « chercheur » se trouvent souvent en présence de mines inépuisables de faits et de renseignements dont quelques-uns sont loin d'avoir perdu toute valeur aujourd'hui encore.

La carrière de Süssermann en Caucasie coïncida au début (1845-1854) avec la vice-royauté du comte (plus tard prince) Worontsoff. Marié à une Polonaise, ce grand seigneur, dont Süssermann aime à évoquer le sourire amical et accueillant, pratiqua une politique de rapprochement avec les éléments indigènes qui lui aurait fait, estimons-nous, plus d'honneur encore si par « indigènes » le vice-roi avait entendu autre chose que les aristocraties géorgienne, arménienne et musulmane. Cependant même sous cette forme restreinte cette politique est, cela va sans dire, digne d'éloges. Le prince M. S. Worontsoff n'avait rien d'un russificateur farouche; rien du « knout » dans son attitude large et tolérante, sa courtoisie lui donnant tous les droits à notre sincère sympathie. Involontairement en parlant du prince Worontsoff on songe au maréchal Lyautey (ce rapprochement n'est pas de nous). La Russie tsariste avait parfois, on le voit, la main heureuse dans le choix de ses hauts fonctionnaires.

A titre de curiosité voici quelques lignes de Süssermann consacrées aux soirées dansantes du lundi chez le prince Worontsoff, à Tiflis :

« Tout faisait irrésistiblement une impression captivante et joyeuse, surtout sur un homme jeune et ayant vu peu de monde, tel que j'étais à l'époque. La courtoisie invariable et l'accueil bienveillant du couple (W.) qui se tenait à l'entrée du salon pour y rencontrer tous ceux qui arrivaient, l'absence complète de gêne, les entretiens animés, les nombreuses jolies femmes et une brillante jeunesse, — à cet égard les capitales seules pouvaient rivaliser avec Tiflis, — des appartements spacieux et luxueux, un excellent orchestre, un buffet copieux, enfin, en manière de conclusion, un excellent souper par petites tables, occupées chacune par une coterie à part, d'excellents vins. Ajoutez-y

la mazurka finale que la princesse favorisait spécialement (il va sans dire que, Polonaise, elle lui donnait la préférence), mazurka exécutée d'une façon que je n'ai jamais rencontrée depuis. »

Rien de bien transcendant peut-être dans un tel passage : il n'en est pas moins significatif. Songez que ces brillantes soirées se déroulaient vers le milieu du siècle dernier au cœur de la Transcaucasie russe, lequel devait être à l'époque, je présume, à un mois ou six semaines de Paris.

Une des parties les plus intéressantes des mémoires de Süssermann est certainement celle où il a consigné de fort curieuses données de caractère ethnographique. Nous y trouvons de véritables petits traités sur les Pchaves, les Khevsours, les Touchiniers, les Ossètes, les Tchetchènes, peuplades étranges qui « enfouies dans leurs montagnes, se retranchant derrière elles comme derrière une muraille de Chine, ne changent rien depuis des siècles aux formes de leur existence : leurs costumes, leur armement, leurs croyances, leurs coutumes, leur langue, pour tout dire les parties les plus importantes comme les plus insignifiantes de leur manière de vivre, sont préservées comme quelque chose de sacré et observées de façon pédantesque de génération en génération. Il en était ainsi à mon époque et je doute que quelque chose ait changé depuis. »

* * *

Les Khevsours ont spécialement frappé notre auteur : l'armement de cette tribu particulièrement guerrière, les costumes des femmes, les règles observées dans les rixes qui prennent dès lors le caractère de véritables duels, d'autres détails encore : tout cela présente un tableau se différenciant à ce point de ce qu'on rencontre chez les autres indigènes du Caucase, que Süssermann se demande si ces Khevsours ne descendraient pas des Croisés? Pourquoi quelques-uns d'entre eux-ci, ayant une fois perdu le contact avec leurs compagnons d'armes ou disséminés à la suite de quelque défaite à travers les parages du Moyen-Orient, ne seraient-ils pas parvenus jusqu'à ces régions inaccessibles et n'y auraient-ils pas élu domicile — peut-être à la suite de quelque expédition aux côtés des rois de Géorgie? On les voit fort bien épousant ensuite des filles de chefs montagnards et donnant ainsi naissance en fin de compte à une puissante communauté militaire, efficacement protégée par la nature elle-même contre tous envahisseurs éventuels; noyau qui ne ferait que grossir ensuite du fait de fuyards, de réfugiés, d'aventuriers affluant d'un peu partout.

Voici en tout cas un fait concret et avec lequel il nous faut compter : les sabres khevsours, toujours bien droits, portent constamment des légendes telles que les suivantes : « Genua », « Souvenir », « Vivat Stephan Bathori », « Vivat Hussar », « Solingen », le tout orné d'aigles, de couronnes, de cavaliers revêtus d'un *mentik* (1).

Rien de semblable chez les autres tribus du Caucase, poursuit l'auteur, qui ajoute cependant que chez les classes supérieures des tribus transkoubaniennes (2) (circassiennes ou tcherkesses) on trouve des cuirasses et des casques empruntés sans doute aux colons génois des rives de la mer Noire.

Mais alors ces influences génoises ne nous donneraient-elles pas aussi, partiellement au moins, la clé de l'énigme khevsour et de ce qui intrigue à bon droit l'observateur dans les mœurs militaires de cette singulière peuplade?... En tout cas on ne voit pas bien ce que Bathori qui régna glorieusement en Pologne

(1) Petit manteau ne recouvrant que les épaules, mais avec manches.

(2) C'est-à-dire situées au sud du fleuve Kouban, qui se jette dans la mer Noire.

au XVI^e siècle peut avoir de commun avec les Croisés du XI^e, du XII^e et du XIII^e, et Solingen non plus n'éveille en nous aucune réminiscence nous ramenant à l'époque où la chrétienté d'Occident versait à flots son sang — et celui des musulmans — pour la libération du Saint-Sépulchre... Mais l'avouons-nous? notre incompetence quant au problème khevsour est, hélas, complète (nous rougissons d'avouer que nous en ignorions le premier mot avant la lecture du livre de Süssermann), et il se peut fort bien qu'il existe des arguments probants attestant le bien-fondé d'une hypothèse à laquelle on ne saurait en tout cas refuser d'être des plus intéressantes — voire des plus attrayantes.

* * *

Tour de Babel linguistique et racique, la Caucase est — ou était — aussi une macédoine dans le domaine religieux. A côté de la Géorgie irréductiblement orthodoxe (ce pays prestigieux et chevaleresque devenait chrétien un des premiers, soit au Ve siècle), des Arméniens dont on ne sait trop s'ils sont ou ne sont pas monophysites, des très nombreux musulmans, la Caucase englobe nombre d'autres croyances encore, curieux amalgames ou à côté de réminiscences nettement chrétiennes il s'en rencontre d'autres rendant un son de cloche tout différent : vestiges déconcertants, survivances bizarres, singuliers échos de *weltanschauungen*, d'idéologies religieuses absolument distinctes.

Voyons par exemple ce que notre auteur nous raconte sur les Ossètes. Dès le début une surprise : les Ossètes se dénomment eux-mêmes « Irones » et prétendent être d'origine romaine. Le gros de la population, — les Ossètes sont répartis sur une région considérable, le long de la principale chaîne de montagnes qui traverse l'« isthme » séparant la mer Noire de la mer Caspienne et sur ses deux versants, — le gros de la population, disons-nous, professe un *mixtum compositum* fait de christianisme, de paganisme et peut-être d'islamisme : qu'on en juge!

Disons d'abord que les Ossètes ont un nombre interminable de fêtes. La principale se célèbre en novembre, en l'honneur de saint Georges (*Vas ghigh*); elle dure une semaine entière, plus parfois; des quantités énormes de bétail, de bière, d'*araki* (eau-de-vie) sont alors consommées. Noël s'appelle *Tchpours*; cette fête est précédée d'un jeûne qui dure de deux à sept jours... Mais, m'objecterez-vous, tout cela est, tout compte fait, très chrétien! D'accord; seulement voilà : le mardi suivant, dans la nuit, des prières sont adressées — au diable (*banalkhi-tchav-akhsav*) : un bouc, un cochon ou une poule lui sont alors sacrifiés, mais — fait caractéristique — personne n'y goûte. Vient ensuite le jour du Nouvel An; ce jour-là on se fait des visites en se congratulant, un paquet de paille à la main, et on se souhaite mutuellement plus d'enfants *mâles*, plus de têtes de bétail, plus de biens de toute espèce : en exprimant ces vœux on éparpille la paille par terre.

Le jour de la Saint-Théodore des femmes se rendent sur les routes, arrêtent les hommes qui passent et leur font des cadeaux.

Le « dimanche de Lazare » et le dimanche suivant qui est le dimanche des Rameaux, le jour de Pâques, la semaine de Saint-Thomas (qui suit la semaine de Pâques), le jour de l'Ascension, celui de la Pentecôte et le premier dimanche de juin (*Aténag*), on se rend en pèlerinage dans les localités où certains saints sont honorés. Les « sanctuaires » visités ont un caractère bien peu compliqué : ce sont tout simplement des monceaux de pierres. Sont particulièrement vénérés : saint Georges, saint Michel, le prophète Elie, les archanges en général, la Mère de Dieu (sainte Vierge), mais aussi d'autres entités qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en pareille compagnie : la déesse de la

boue, la « déesse de la porte », « Elie ailé », le « défenseur des champs labourés », Satan, quatre anges correspondant aux quatre périodes de l'année, etc.

En somme, on le voit, un véritable salmigondis où des croyances n'ayant rien de chrétien coudoient ce qui paraît plus ou moins correspondre au *Credo* chrétien. Etranges croyances, étrange race.

* * *

Süssermann ne nous a pas seulement décrit sa propre carrière et les us et coutumes des peuplades avec lesquelles il lui arrivait d'entrer en contact : il a aussi étudié des questions situées en dehors de l'activité de nos semblables. Vous est-il jamais arrivé de réfléchir à ce qu'ont d'extraordinaire les phénomènes de la symbiose, ces phénomènes si mystérieux et si captivants (1). Süssermann en cite un qui paraît propre spécialement au Caucase, et qui pourrait bien être resté ignoré des savants qui étudient ces sortes de problèmes. Citons :

« En Khevsourie... des aurochs (2) habitent sur les cimes de la chaîne où il y a le plus de neige avec leurs compagnes inséparables, les dindes des montagnes, dites *chourtkhi*. Qu'ils sont admirables ces caprices de la nature : ces deux animaux entièrement disparates paraissent faits l'un pour l'autre! Durant tout l'été le *chourtkhi* s'occupe d'emmagasiner, dans un seul endroit, de la mousse; l'hiver venu, les aurochs restent couchés contre les vent presque sans bouger; ils mangent la mousse qui a été préparée, tout en nourrissant de leurs excréments les volatiles qui viennent chercher sous leur corps un refuge contre le froid. »

« Caprices », évidemment, mais combien ils sont énigmatiques! et combien attrayante doit en être l'étude...

* * *

Des aurochs revenons à nos semblables et empruntons à notre auteur un exemple instructif du courage admirable et du mépris de la mort dont faisaient preuve dans leur résistance à l'avance russe ces indigènes dont l'empire des tsars eut tant de peine à venir à bout.

Onze Tchetchènes s'assemblent un jour, franchissent le fleuve Térék (au nord des monts Caucase), puis partent en reconnaissance : ils veulent s'assurer s'il n'y aurait pas quelque butin à cueillir sur la route postale. Un piquet de cosaques a vent de leur présence, l'alarme est donnée. Il fait nuit, mais d'ici peu ce sera l'aube, et les Tchetchènes décident de rebrousser chemin; seulement, comme ils se rapprochent du Térék, ils constatent la présence de divers côtés de piquets de cosaques; or le fleuve n'est pas guéable partout. Que faire, alors? Ils se décident à chercher un refuge dans les steppes des Nogaïs (une tribu tartare); là ils attendront un jour ou deux, puis finiront bien par repasser le Térék. Cependant voilà les cosaques lancés à travers la steppe à fond de train et à leurs trousses. Les Tchetchènes ont beau précipiter leur allure : ce n'est pas sur leurs chevaux affamés, exténués qu'ils parviendront à échapper à ceux qui les poursuivent. Les cosaques se rapprochant, ils se dirigent vers un des *kourganes* (3) de la steppe, mettent pied à terre, puis montent jusqu'au sommet et se préparent à se défendre. Sommés de se rendre, ils répondent par des coups de fusil, et des Russes mordent la poussière. Mais de nouveaux cosaques arrivent; les voici au nombre de deux cents. Le *kourgane* sera emporté d'assaut, l'attaque va se déclencher. Or les Tchetchènes n'ont plus de

(1) Ai-je besoin de rappeler qu'on entend par symbiose l'association de deux êtres ou de deux organismes différents entre lesquels s'établit dès lors une véritable cohabitation?

(2) *Tour* : en tout cas une espèce de bison.

(3) Monticule, souvent d'origine artificielle.

cartouches, la résistance va donc devenir impossible. Soit : on va mourir, mais on ne se rendra pas. Une dernière salve contre l'assaillant, puis les Tchetchènes s'attachent l'un à l'autre à l'aide de ceintures de cuir : de cette façon on restera ensemble jusqu'à la fin — et puis, personne ne faiblira et ne pourra se rendre. Là-dessus brandissant épées et poignards, les Tchetchènes (musulmans) entonnent la formule sacrée qui proclame qu'il n'y a qu'un seul dieu et se précipitent sur les assaillants. Alors pendant quelques instants ce sont des hurlements sauvages, des gémissements. Quelques coups de fusil crépitent, puis c'est la fin. Onze cadavres de Tchetchènes s'effondrent humectant le sable de leur sang, alors que les cosaques emportent les blessés et un ou deux tués.

Tels étaient les hommes intrépides que la pénétration russe, lente mais incessante et tenace, avait à combattre, que la Russie dut plus tard gouverner. Quoi de surprenant que la lutte ait été très difficile et très longue, que ses dures leçons aient forgé une armée russe du Caucase très supérieure à bien des égards au reste des forces armées de l'empire?

* * *

Et cependant...

Et cependant malgré ce mépris de la mort, cette vaillance, cet amour de l'indépendance et cette haine farouche de l'envahisseur, le montagnard caucasien se laissait assez facilement « apprivoiser » si les circonstances étaient favorables, surtout dans sa jeunesse. J'en trouve une preuve nouvelle dans un incident pittoresque et tragique narré par Süßermann et par lequel je terminerai cette étude.

Un jour Chamil descend soudain de ses montagnes et envahit la Kakhétie (une partie de la Géorgie). Il pille plusieurs villages, puis rentre dans son *aoul* en ramenant deux princesses géorgiennes, petites-filles du dernier roi. Le tsar Nicolas I^{er}, très affecté, ordonne que tout soit mis en mouvement pour obtenir la libération des deux captives. On négocie. Chamil pose ses conditions : son fils fait prisonnier seize ans auparavant lui sera rendu; lui seront aussi rendus trois autres de ses parents également aux mains des Russes, plusieurs centaines de prisonniers seront libérés, enfin — *last not least* — un million de roubles lui sera versé. Les Russes consentent à tout, ce million excepté. Au bout de huit mois de pourparlers, on transige sur un chiffre de beaucoup inférieur; la somme stipulée sera versée à Chamil en monnaie d'argent, car pour une raison ou pour une autre l'imam ne veut pas d'or! Les échanges de prisonniers ont lieu (10 mars 1855). Chamil fait bon accueil à son fils, mais le jeune homme fait peine à voir : élevé dans une école militaire russe, il est maintenant officier dans un régiment de lanciers et sa douleur est déchirante : c'est en pleurant à chaudes larmes qu'il prend congé de ceux de ces camarades qui l'ont accompagné jusqu'à la localité où il est procédé aux échanges. Les Russes avaient espéré que peut-être pourrait-il exercer quelque influence sur son farouche père et contribuer par là à la fin de l'interminable lutte; en plus, fils aîné, il était appelé à succéder un jour à ce père, et cette éventualité semblait ouvrir des perspectives fécondes. Il n'en fut rien : déshabitué des montagnes daghestaniennes et de leurs *aouls*, accoutumé à une tout autre ambiance et ayant pris goût à des conditions d'existence tout à fait différentes, le malheureux ne tarda pas à dépérir et fut emporté par la tuberculose trois ans plus tard. Et un an après, la prise de l'*aoul* de Gounib par les Russes, sous les ordres du prince Bariatsky promu feld-maréchal, sonnait le glas de la résistance si longue et si acharnée de Chamil.

Dans cette résistance Hadji-Mourat avait été des années durant

un des lieutenants les plus remuants, les plus hardis et les plus ardents de l'imam. Il reparait dans les pages de Süßermann, mais ici je préfère renvoyer le lecteur au chef-d'œuvre de Tolstoï qui porte son nom.

Comte PEROVSKY.

« Notre ami Psichari »

PAR

Henri MASSIS (1)

Voici la confidence du cœur, et qu'il faut aborder avec le cœur brûlant. Voici le témoignage fervent d'une amitié où palpitent tous les souvenirs, tous les rêves, ailes battantes, de la jeunesse. Henri Massis ne veut plus se rappeler qu'il est, des théoriciens de notre temps, un des plus soumis aux disciplines rigides de l'esprit. Le voudrait-il, il ne le pourrait pas. Car un fantôme cher s'est levé sur la route : « Notre ami Psichari »... Et ce titre d'un livre est doux comme une invocation murmurée à mi-voix. Je songe à cette page admirable qui clôt le calvaire des compagnons meurtris de Roland Dorgelès : le suprême adieu du survivant aux morts, à ces milliers de morts sous les croix de bois. C'est vers une croix que va, d'abord, la pieuse pensée de Massis. Et cette croix est en bordure de notre forêt d'Ardenne, du côté de Rossignol, le clair village. Le 22 août 1914, Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, tombait, face à l'ennemi, la tempe trouée d'une balle. Le centurion avait achevé son voyage terrestre. Héros grave et tendre, il montait, dans la lumière, vers le ciel...

Mais ce n'est pas sous cet aspect du martyr qui s'offre en holocauste que j'ai, pour ma part, appris à connaître un des « chefs de file » spirituels de ma jeunesse. La guerre nous faisait vivre à l'ombre de la mort. J'avais acheté — j'ignore sur la foi de quel conseil — le *Voyage du Centurion*. En guise de frontispice, le volume proposait, il m'en souvient, un portrait assez malhabile d'Ernest Psichari, officier d'Afrique. J'ai beaucoup aimé ce livre.

Il venait à son heure. A l'heure où nous entrions dans la vie avec quelque chose de grave et d'enthousiaste, que nous ne retrouverions plus après. On a parlé de la génération sacrifiée. Ce ne fut certes point la nôtre. Les garçons qui eurent quinze ans aux premières salves d'artillerie des coupoles de Liège n'oublieront jamais cette atmosphère héroïque où acheva de se former leur adolescence. Nous vivions dans une exaltation de chaque jour. Parce que des aînés, — ceux-là que nous avons connus sur les bancs de rhétorique, alors que nous avions encore les mollets nus, — parce que ces aînés entraient de plain-pied dans la légende, nous ne nous serions pas accordé les tristes loisirs d'un Raymond Radiguet. Non! nous n'avions pas « le diable au corps » : mais un désir farouche de servir, à notre tour, de devancer l'appel.

Le *Voyage du Centurion* répondait à nos préoccupations. Il y était question d'un appel — aussi, d'une lutte. Et cela se passait sur cette terre d'Afrique où l'aventure paraît toujours plus belle, plus chargée d'infini. On n'avait pas encore galvaudé le mot de mystique. Psichari nous apportait cela : une mystique.

Et je ne m'étonne pas, mais pas un instant, d'entendre, au fur et à mesure que Massis nous parle de son ami perdu, la voix se faire plus tremblante. Car le drame dont les jeunes garçons de

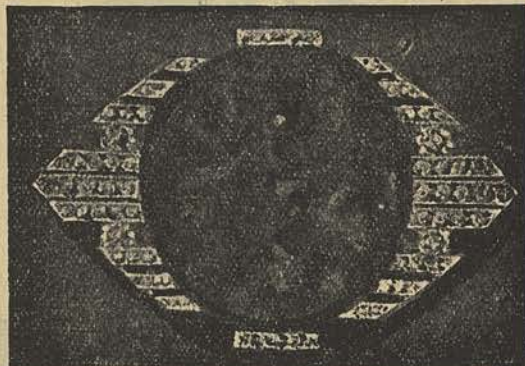
(1) Flammarion, éditeur (Collection « Chefs de file »).

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11,33,69

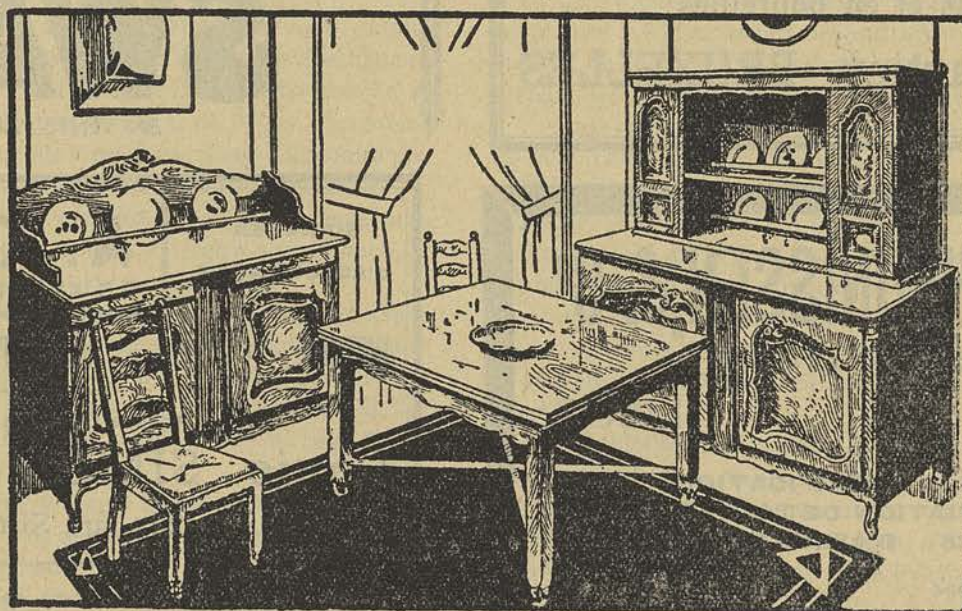


meubles
d'art

A. Van Eynde

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCALQUIN

269



PLUS
DE FORCE
ET SANTÉ
PAR
STOUT LEOPOLD

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles
53, rue Vautier, BRUXELLES

EXIGEZ LA QUALITÉ AVANT TOUT
Choisissez un "Swan"

La qualité de "SWAN" est universellement reconnue. Services réguliers, belles plumes fortes et douces.

"SWAN" vous offre le choix de deux nouveaux porte-plume ultra-modernes:

Le VISOFIL à grande capacité
Le LEVERLESS à remplissage rapide



Le 'VISOFIL' en un clin d'œil vous voyez où en est l'encre.

Le 'LEVERLESS' Pour le remplir, rien que deux demi-tours en haut.

'SWAN'
EN VENTE PARTOUT

Victor THEUNISSEN & C^o
ASSUREURS - CONSEILS
Place des Déportés, 12 LIÉGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES


Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS d'ASSURANCES **A. G. BRUXELLES** Fondées en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES


Agence Générale de Liège
Louis SIMON-ROLLAND
Tél. 11220 23, rue Simonon C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats. — Intérêts : 5 %



LA VIE EST CHÈRE
pour celles qui ne savent pas utiliser au mieux les ressources de l'art culinaire.

Si vous voulez faire une cuisine meilleure bien que moins coûteuse, employez sans hésiter l'Extrait de Viande Liebig qui, sous une forme concentrée, contient la force et la saveur de la meilleure viande de bœuf. Depuis plus de deux tiers de siècle, les bonnes ménagères en ont fait leur profit. Faites comme elles, employez



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

1914 n'ont connu, en somme, que la phase glorieuse, que l'apothéose couleur d'incendie et de sang, ceux-là qui eurent leurs dix-sept ans avec le siècle, dites-moi s'ils n'avaient pas connu, avant les certitudes de Psichari sous le froc, de Psichari tombé sur un canon, les affres du dilettantisme et l'héritage désolé d'Ernest Renan!...

Henri Massis, qui organisait, à la veille de la guerre, son enquête sur la jeunesse de France, n'a qu'à ressusciter le visage de son ami : et c'est, qui revit et qui souffre de revivre, toute une génération dont on peut affirmer, cette fois, qu'elle fut, sinon la sacrifiée, l'écartelée.

J'aime que Massis nous déclare, dès les premières pages, qu'Ernest Psichari sous l'épaulette avait d'abord représenté, à ses yeux, l'antithèse. Car tout était prétexte à spéculations plus ou moins hégéliennes dans ces milieux saturés d'intellectualisme, comme était le milieu de la rue Chaptal. Barrès a passé par là. Et son habitude de tout analyser, de tout ramener à des formules élégantes, artificieuses et commodes.

En réalité, Ernest Psichari ne veut pas seulement échapper aux démons renaniens du doute devant l'action, mais à ces « puissances ténébreuses qui soulevaient dans sa chair des tempêtes de sensualité ». On le voit, tout de suite, le débat est porté sur le terrain de l'humanité la plus poignante. Encore une fois, on ne peut assez louer Henri Massis, lui que l'orientation de sa pensée et la logique même de son apostolat parmi nous semblaient vouer définitivement aux prédicats et « jugements », d'avoir, dans ce livre écrit sur une tombe, préféré la leçon du cœur touché, du cœur ému, du cœur qui saigne.

C'est tellement vrai que les autres « portraits de mes contemporains » qui peuplent ce mémorial de l'amitié se distinguent, eux aussi, par leur air fraternel, par leur cordialité franche et drue. On n'a pas mieux parlé, par exemple, de Péguy. Pas même les Tharaud, dont le témoignage a quelque chose d'anecdotique. Ici, nous ne songeons jamais au monsieur-qui-prend-des-notes. Que d'inoubliables évocations, cependant! « Quand nous arrivâmes dans Versailles, c'était la nuit... Péguy s'y enfonça, le capuchon relevé, pour rentrer à pied par la route... »

Notre ami Psichari, c'est, en somme, l'histoire d'une conversion. Le grand mérite de Henri Massis, c'est de n'avoir point « fabriqué », à distance, le drame avec les scènes à faire. Tout se passe en démarches et contremarches qui n'ont rien de prémédité, si l'on ose dire. L'écueil était de prétendre « orienter » tout cela. Massis s'efface.

Il se borne à nous dire que le jeune homme de vingt ans, qui cherche l'alibi du désert et des armes (après deux tentatives de suicide), fait penser au Rimbaud des *Lettres*. Le voilà bien, en effet, le drame qui a ravagé tous ces disciples, plus ou moins avoués, de Baudelaire! Le voilà bien le conflit entre le Spleen et l'Idéal! Mais de Dieu, de l'aspiration au divin, il n'en est pas encore question : Psichari veut s'évader.

Il choisit la terre d'Afrique. Dans des pages qui ont quelquefois un accent trop littéraire, le petit-fils de Renan a redit, après bien d'autres, la magie des solitudes brûlées de soleil, des rocs calcinés. Au rythme étrangement cahotant et berceur du méhari d'escorte, un jeune officier colonial se pose des problèmes. C'est, dira-t-on, le cheminement de la grâce. Mais il faut remarquer — et Massis n'y manque point — que les vellétés premières du Psichari chrétien se confondent avec les sursauts d'un patriotisme français qui se révèle à lui-même sur la terre de l'Infidèle. Il y a là un exemple singulièrement caractéristique des *Gesta Dei per Francos*. L'officier qui se met à croire à la mission surnaturelle de la France est bien dans la lignée de sainte Jeanne d'Arc.

Pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure de la leçon de Psichari aux jours de la Grande Guerre, c'est bien ce nationalisme

militant et conquérant et rédempteur qui nous galvanisait. Nous lisions ces mots de grandeur et de flamme au bruit des fusillades, au ronron dans le ciel des zeppelins et des « Tauben » à la croix noire. De là vient que Psichari a exercé sur nous une influence qui n'a point, je crois, de commune mesure avec le rôle qu'il est appelé à jouer chez « ceux de la paix ».

Et c'est, au retour d'un séjour en Afrique, la rencontre avec Maritain qui devait être l'instrument direct de la conversion. J'avoue que, de tout ce livre, d'ailleurs si cordial, je goûte moins le récit, trop savamment évangélique à mon gré, de la scène du 16 janvier 1913, dans la maison de la rue de l'Orangerie. Massis, je le veux bien, n'a jamais écrit d'une plume plus sûre. Mais c'est cette sûreté même qui me fait penser au « morceau de bravoure ». Pour la première fois (pour la seule fois), on devine l'auteur là où l'on continuait avec ravissement de découvrir, page après page, l'homme.

Confessé par un dominicain, Psichari, qui devra supporter de furieux assauts, déplorer d'humiliantes et salutaires défaites, Psichari, comme s'il pressentait sa fin proche, voudrait, par un effort d'héroïcité, mettre au service du Christ son tempérament de soldat. Il songe au sacerdoce. Mais au sacerdoce dans la milice de Dominique. Et Henri Massis, qui nous fait assister, par le truchement du « Journal intime », à cette ascension — une ascension par bonds, par élans — d'une âme vers les sommets, n'a pas besoin d'insister longuement pour que nous comprenions le sens militaire, militant de ce christianisme jeune et fort. On assure, d'autre part, que la détermination d'Ernest Psichari était dictée par une consigne de compensation : ne convenait-il point que les blasphèmes, les outrages de Renan le séminariste fussent rachetés par les oraisons et les sacrifices du petit-fils de Renan, prêtre selon l'ordre de Melchisédech?

... Mais la guerre éclate, qui devait faucher Psichari et Péguy, et tant d'autres, tant d'autres...

Psichari part comme à la croisade. Il veut que ses soldats, à son exemple, se conduisent en braves gens.

J'ai rappelé sa fin glorieuse et tragique, dans ce village incendié de notre Ardenne au calvaire, le soir d'une bataille qui fut un massacre des pantalons rouges. Le canonier qui le vit tomber, les bras en croix, avouait sans fausse honte que, pendant cinq ans, il ne s'était jamais endormi sans dire une prière pour son lieutenant...

Notre fidélité ne connaîtra point ces limites. Le souvenir de Psichari est autour de nous, comme l'ombre des ailes dont parlent les Complies. Mais il manquerait quelque chose au message héroïque et tendre si Henri Massis, d'un cœur fraternel, n'avait élevé, à la mémoire de « notre ami Psichari », ce tombeau. Je relis une page — n'importe laquelle... Et j'entends, dans le silence des grandes heures, une voix chaude et douce et dont la résonance éveille et prolonge l'écho d'une autre voix chère, brisée — hélas! — au milieu du chant.

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La théologie en veston

La

vraie « prière à l'inactuel »

A l'oraison, mes sœurs, à l'oraison! C'était le cri de ralliement de la grande Thérèse. Il ne vaut pas seulement pour des religieuses et pour un temps. Il convient à tout le monde et il est de toujours. L'argumentation de M. Duhamel y conduit tout droit. C'en est l'achèvement normal, le sublime achèvement. A l'oraison! Et, pour nous y former, prenons humblement le livre. *Attende lectioni*, écrivait l'Apôtre à Timothée (1). Appliquons-nous à la lecture. C'est la sublime échelle que nous tend le Ciel. Pareille à celle qui fut montrée en songe à Jacob, les anges y montent et en descendent, et Dieu est à son sommet.

* * *

Encore faut-il que la lecture sacrée soit ce qu'elle doit être, c'est-à-dire non point un exercice frivole, un passe-temps improductif, mais une méditation entendue au sens strict du mot, permettant à la vérité d'entrer en nous, de faire corps avec nous, de se transsubstantier en quelque sorte. « La culture veut le labour, et on n'apprend rien sans effort », nous a dit M. Duhamel. C'est vrai au superlatif pour ce qui est de la culture religieuse. Elle réclame toutes les forces vives de l'âme. D'où le terme de « rumination » que, dans leur savoureux réalisme, se plaisaient à employer les Pères pour caractériser l'intensité de la lecture spirituelle et son prolongement dans l'âme.

« Il ne faut pas lire seulement par manière d'acquit et d'une façon routinière, explique saint Ambroise (2) à son auditoire; il ne faut pas prêter attention à ce que nous lisons et nous en souvenir seulement au moment où le livre est sous nos yeux, mais même lorsqu'il n'est plus entre nos mains. Il faut imiter ces animaux considérés par la Loi de Dieu comme des animaux purs, qui ont l'habitude de ruminer, même quand ils ne paissent pas, et qui, instinctivement, font revenir à leur bouche les aliments absorbés. A leur exemple, faisons revenir, nous aussi, du fond de la mémoire, de l'intérieur de notre cœur, l'aliment spirituel, pour le ruminer. « Ruminer au sens spirituel, lisons-nous dans saint Augustin, c'est faire revenir du fond de notre mémoire jusqu'à la surface de notre intellect, — *ad os cogitationis*, — ce que nous avons lu et entendu (3). »

Même image chez saint Bernard. « Il faut, dit-il, que nous déposions chaque jour dans le fond de notre mémoire, — *in ventrem memoriae*, — quelque chose à notre lecture de façon à digérer fidèlement, à rappeler à l'esprit et à ruminer souvent ce qui peut convenir à notre but, servir nos intentions et tenir notre esprit captif pour l'empêcher de penser à autre chose (4). » Voile certes du Duhamel, mais à la huitième puissance et transfiguré par la sainteté. Ici, en effet, nous sortons des voies ordinaires de l'intelligence pour entrer dans celles de l'amour divin supérieur, nous dit l'Apôtre, à toute science. Tel est, en effet, le but suprême de la lecture sacrée : elle ne vise pas tant à nourrir l'intelligence qu'à échauffer le cœur tout en fortifiant la volonté, tant à développer

(1) *I Tim.*, IV, 13.

(2) *In ps.*, 118 *expositio*, sermo VII, 25 (P. L., XV, 1289, G. D.).

(3) *Contra Faustum*, lib. VI, cap. VII.

(4) *Ep. ad grat. de monte Dei*.

en nous la connaissance notionnelle et abstraite que l'onction. « Que celui qui se met à lire, nous dit encore en spécialiste expert saint Bernard, ne cherche pas tant à apprendre les choses de Dieu qu'à les goûter : *Si ad legendum accedat, non tam quaerat scientiam quam saporem* (1). » Et, pour que nous vienne cette « saveur », ne craignons pas de nous donner de saints loisirs. Détachons souvent nos yeux du livre pour les tourner en haut. Imitons nos frères, les oiseaux, — la comparaison est encore des Pères, — qui, chaque fois qu'ils boivent, lèvent en un geste gracieux leur tête vers le ciel. Alors et alors seulement la lecture sacrée porte du fruit.

* * *

C'est merveille de voir comment les idées foncières du christianisme s'installent peu à peu en une âme ainsi formée à la « religion du livre ». L'on dirait une aura printanière, et l'on assiste bientôt chez elle à une véritable floraison. La voici toute pénétrée de la notion de Providence si essentielle et si méconnue pourtant, en parlant volontiers et avec une onction qui ne trompe pas; écrasée au-dedans d'elle-même devant l'abîme de la Majesté divine et confondue en sa présence dans un sentiment de respect révérentiel; travaillée jusque dans ses moelles par cette crainte bienfaisante sans laquelle il n'y a pas de véritable sagesse chrétienne.

Est-elle près de transgresser? Transgresse-t-elle même? Ce sont alors les textes ruminés à loisir qui lui remontent à la mémoire et la mettent dans des transes cruelles. On dirait autant de flèches aiguës que l'Esprit-Saint s'applique avec un art divin à enfoncer au vif de sa conscience pour l'empêcher de tomber, du moins de s'endormir dans le péché. Les Ecritures en particulier, qui lui sont familières, lui font en quelque sorte les « gros yeux ». Elle connaît enfin les « entrailles de miséricorde » de son Dieu « lent à la colère et riche en bonté, qui ne nous traite pas selon nos péchés et ne nous châtie pas selon nos iniquités », et dont « la bonté est aussi grande envers ceux qui le craignent que les cieus sont élevés au-dessus de la terre », qui met entre nos transgressions et nous la distance de l'Orient à l'Occident (2).

Tout cela cimenté par une parfaite humilité. Comment en serait-il autrement? Se regardant sans cesse devant le « céleste miroir des Ecritures », — c'est l'image de saint Augustin reprise par saint Grégoire le Grand pour désigner ces dernières, — une telle âme n'est presque jamais satisfaite d'elle-même. Les admirables figures qu'il lui est donné d'y voir défiler, comme en un merveilleux kaléidoscope, lui paraissent tellement supérieures à la sienne, tellement élevée la doctrine qui y respandit, qu'elle est littéralement écrasée par ses mille imperfections et n'a que la force de se frapper la poitrine et d'implorer la grâce qui transforme.

Il suffit, en somme, d'avoir un peu de diagnostic, de flair spirituel, pour distinguer l'âme qui lit et médite de l'âme futile pour qui la « religion du livre » est inexistante et les textes lettre morte.

* * *

N'est-ce donc rien cela? Et ce n'est pas tout. Ce bénéfice individuel mis à part, la lecture spirituelle permet encore de voir l'actualité sous son vrai jour. « Les faits, remarquait Mgr Gerbet, s'ils n'étaient constamment éclairés par les doctrines, ne seraient qu'un labyrinthe obscur, qu'un chaos où la raison se perdrait. » C'est seulement lorsqu'on les considère dans ce rayon de lumière

(1) *In spec. monach.*

(2) *Ps.*, CIII, 8 et ss.

Chocolat

Côte d'Or

LE

BON

CHOCOLAT

Organise

du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1936

le ONZIÈME CONCOURS

des familles nombreuses

cent mille francs de prix en espèces

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

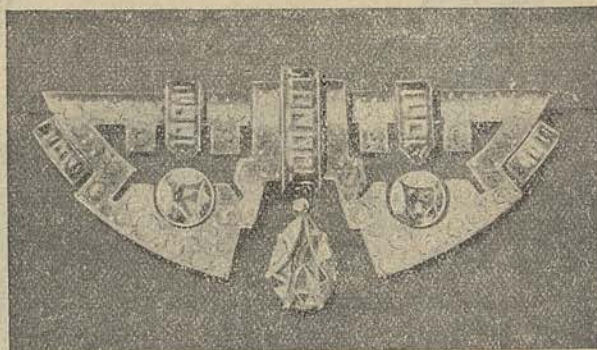
A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

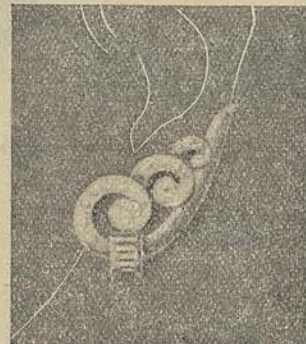
vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



CLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

qu'ils prennent leur véritable caractère, leur exacte signification. L'on se rend compte alors que, si la physionomie extérieure des événements auxquels l'Eglise doit faire face au cours de son histoire est variable, le drame est foncièrement le même : c'est l'éternelle lutte entre le Christ et Satan. Qui ne lit pas l'actualité en s'inspirant de la méditation des deux étendards par où se termine la deuxième semaine dans les *Exercices* de saint Ignace peut dire qu'il n'en a qu'une vue de surface.

N'entendait-on pas récemment, après le siège d'Irun, les miliciens espagnols réfugiés en France proférer couramment ce mot blasphématoire : *Hostia*?! C'était là, de toute évidence, le mot de passe de Satan, révélateur de son influence occulte, mais indéniable, dans les tragiques événements qui ensanglantent la péninsule. C'est lui en effet, n'en doutons pas, qui est à l'arrière-scène du théâtre, tirant les fils.

* * *

Non, non et non, les vieilles pages de la Bible, du moins pour qui les lit à la lumière de la foi, ne sont nullement démodées; elles n'ont rien perdu de leur intérêt; elles se révèlent au contraire d'une criante actualité. Cela, il faut le croire, le proclamer et le soutenir mordicus contre le rationalisme qui persiste à n'y voir que l'histoire du passé. C'est dans l'histoire inactuelle d'Israël qu'il faut chercher, en même temps que l'explication, la solution des convulsions dans lesquelles se débat notre pauvre monde. Si celui-ci n'était pas aveuglé, comme il l'est, par la taie perfide du laïcisme, il se jetterait avec frénésie sur les textes vénérables de la divine Ecriture, qui retrouveraient dès lors à ses yeux leur ancien prestige. Il y prendrait un bain d'inactuel on ne peut plus salutaire et en sortirait tout régénéré.

Les prophètes en particulier sont fulgurants de vérité. Ce sont des phares qui projettent d'incomparables lumières sur l'océan des faits. Lisant, il y a quelque temps, Jérémie, j'en ai été comme ébloui. Je croyais y lire l'histoire de nos temps. C'était fulgurant, abasourdissant d'actualité. « Avez-vous lu Baruch? » demandait

à tout venant La Fontaine enthousiasmé pour avoir lu fortuitement quelques versets de ce prophète dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Il n'aurait pas fallu me pousser beaucoup pour en dire autant à propos de Jérémie.

* * *

A ce point de vue, l'Office divin, qui n'est d'ailleurs, selon l'expression de dom Guéranger, que le « commentaire divin » de l'Ecriture, que l'Ecriture organisée par l'Eglise en oraison, est une incomparable « prière à l'actuel », et je la recommande vivement à M. Duhamel comme modèle du genre. C'est la « haute montagne » où l'Esprit-Saint transporte l'âme fidèle pour lui faire contempler, comme autrefois Jésus aux apôtres, la vérité transfigurée. C'est un merveilleux promontoire pour observer le monde, celui de l'âme y compris, et ses tempêtes.

Le psautier en particulier est tout phosphorescent de divin. Il y a des parties de versets qui plongent dans l'extase et reposent de l'incompréhension d'autres. Ce ne sont que perles répandues. L'on dirait même à certains jours que l'Esprit-Saint se plaît à les faire scintiller avec plus d'éclat devant nos yeux ravis, tels des coquillages sur le rivage de la mer par les radieuses journées d'été.

S'il est une prière qui nous transporte loin des contingences terrestres et nous confirme dans les graves pensées qui doivent dominer la vie du temps, c'est bien celle-là. Elle est incomparable. Est-ce à dire que les intérêts d'ici-bas y soient négligés? Pas le moins du monde. L'Eglise, qui a des entrailles de mère, sait toute l'importance de la vie du temps. Ses oraisons sont là qui l'attendent. Elle s'y trahit sans cesse soucieuse du salut du corps en même temps que de celui de l'âme, mais ne voulant à aucun prix qu'« au milieu des choses temporelles, nous perdions de vue les éternelles ». C'est peut-être le meilleur compromis qui soit entre l'« actuel » et l'« inactuel ».

D^r DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Une belle polémique

C'est un duel en règle, tout doctrinal d'ailleurs, un corps à corps théologique qui s'est engagé entre le R. P. Pinard de la Boullaye et M. le pasteur Boegner, président de la Fédération protestante de France. Cette joute vaut la peine d'être contée.

A l'heure où rationalistes, libéraux, progressistes, modernistes de toutes couleurs se jettent sur l'Ecriture sainte comme sur une proie et la dépècent à leur fantaisie, plusieurs en appelant au « témoignage de l'Esprit-Saint », cette pieuse dénomination du *libre examen*, l'illustre conférencier de Notre-Dame avait estimé opportun de rappeler dans la conférence prononcée le 10 mars 1935 la doctrine, définie en 1546 par les Pères réunis au Concile de Trente, à savoir que la règle de foi est double, consistant dans l'Ecriture sainte et la Tradition divine.

Le protestantisme s'est senti touché à ce point névralgique; le pasteur Boegner s'est avisé de donner la réplique au carémier de Notre-Dame dans une conférence radiodiffusée du 12 mars 1936 publiée ensuite en brochure sous le titre : *Ecriture sainte et Tradition*. Il y a mis le temps, juste une année, mais il a corsé sa réfutation des plus blessantes accusations contre l'Eglise.

Fallait-il se taire et dédaigner ce libellé? Le P. Pinard ne l'a pas pensé. Il a songé à tant d'âmes sincères que cette agression pouvait contrister et même troubler, spécialement à ces Grecs orthodoxes qui, en 1927, à Lausanne, rompirent net avec les Eglises dissidentes par fidélité à la sainte Tradition et par refus du libre examen. Et le savant controversiste de la chaire le devenant de la plume vient d'asséner au téméraire pasteur, en quelque vingt-cinq pages, une réponse décisive d'autant plus cuisante qu'elle est plus courtoise, d'autant plus victorieuse qu'elle n'achève pas encore l'adversaire resté pantelant sur le carreau.

Avec sa précision habituelle, il commence par délimiter le champ clos : il ne s'agit pas de traditions humaines, ecclésiast-

tiques, historiques ou hagiographiques, il s'agit exclusivement de *traditions divines*, c'est-à-dire des doctrines et des règles pratiques fixées par le Sauveur lui-même ou par ses apôtres agissant sous l'inspiration ou la dictée du Saint-Esprit.

Et puis, reprenant et développant sa thèse du 10 mars 1935, il établit d'abord vigoureusement que la Tradition, ainsi reçue, est la première dépositaire de la Révélation et n'a jamais été dépossédée de cette priorité. Que voulez-vous de plus catégorique, en effet, que cette recommandation formulée par saint Paul lui-même, écrivant aux Thessaloniens : « *Gardez les enseignements que vous avez reçus, soit de ma bouche (c'est la tradition orale), soit par lettre (c'est la tradition écrite)* ». Et la preuve formelle que cette consigne de 50 ou de 51 n'est pas abrogée, c'est qu'à la fin de l'âge apostolique saint Jean la réitère : « *Pour vous, mande-t-il à ses disciples, ce que vous avez entendu dès le commencement, gardez-le! Voilà ce que j'ai à vous écrire au sujet de ceux qui tentent de vous égarer.* »

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que tous les dogmes chrétiens fussent consignés en des textes inspirés, mais que plusieurs fussent transmis par la voie de la Tradition? Tel est son bon plaisir, c'est un fait. On peut y trouver des raisons de convenance, mais qu'importe après tout : devant le fait il ne nous reste qu'à nous incliner.

Ce premier clou planté, le P. Pinard enfonce le second : *la Tradition est seule dépositaire de la foi totale*. En dehors de ce qui est écrit, il y a un *reste* dont on ne peut se passer, par exemple : comment savoir quels sont les livres rédigés sous une inspiration spéciale du Saint-Esprit et dont chaque assertion est donc Parole de Dieu? A cette formidable question, une seule réponse : ce sont les livres que l'Eglise a reçus pour tels. Comment dissiper les obscurités des écrits du Nouveau Testament sans le surcroît de lumière assuré aux familiers du Christ et à ses premiers disciples par le souvenir des leçons et des exemples qu'apôtres et évangélistes ont pu ne pas confier à l'écriture?

Mais voici le point décisif et le nœud de la question : *la Tradition est la règle suprême de la foi*, à l'encontre de la thèse protestante formulée ainsi par M. Boegner. La Tradition doit demeurer sans cesse sous le jugement de la *Révélation divine contenue dans la seule Ecriture sainte*.

C'est ici surtout que l'on s'affronte, c'est ici que le brillant controversiste étreint son contradicteur. De quel droit affirmez-vous que toute la Révélation est contenue dans la seule Ecriture, alors que l'écriture, du premier au dernier de ses livres, renvoie les fidèles aux traditions divines des commencements? Aucune tradition, dites-vous, ne peut contredire l'écriture : c'est l'évidence. Nulle tradition ne peut la compléter, en éclairer les endroits obscurs? Nulle tradition ne peut proposer à la croyance des dogmes, remontant d'ailleurs aux origines, en pleine harmonie avec les dogmes de l'écriture? Encore une fois, de quel droit affichez-vous une prétention diamétralement opposée à l'écriture elle-même?

Un mot malheureux, pour lui, a sans doute échappé à M. Boegner : « *La Tradition n'est pas seulement légitime, mais NÉCESSAIRE* dans l'ordre de la doctrine comme dans l'ordre du culte ou de la discipline. » Il l'a laissé envoler par-dessus les toits dans sa causerie aérienne et l'a recueilli dans sa brochure. Le P. Pinard bondit sur ce mot : *nécessaire*. Pourquoi nécessaire? Pour la continuité de la vie chrétienne, pour l'éclaircissement des passages obscurs sous lesquels une exégèse de fantaisie se fauflerait à l'aise? Très bien, très bien, mais de quel droit, s'il vous plaît, avec quelle autorité peut-elle contrôler et enchaîner la foi? Non pas évidemment avec une autorité purement humaine impuissante à cet effet. Donc, avec une autorité nécessairement divine. Parce que cette Tradition retient la pensée authentique du Maître et de ses disciples mûs par l'Esprit. Mais alors il est

clair qu'elle doit se placer à côté des Ecritures qu'elle contrôle, étant le juge suprême de la foi.

Et vous croyez que l'excellent M. Boegner est coincé entre ces deux termes : *légitime* et *nécessaire*? Erreur, il s'échappe avec une souplesse serpentine en criant : Mais il n'y a pas de tradition divine. La preuve formelle, irréfutable, la preuve suffoquante, c'est que ces fameux Pères de l'Eglise eux-mêmes, que les catholiques revendiquent comme les témoins autorisés de la Tradition ne l'admettent pas et se fondent uniquement sur l'écriture, n'en appellent qu'à l'écriture, protestants avant la lettre, plus luthériens, calvinistes, zwingliens que Luther, Calvin et Zwingli.

Et de fait, à la stupeur des ignorants ou novices dans le maniement des textes, M. Boegner dresse une machine infernale chargée de textes foudroyants de saint Irénée, de Tertullien, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Athanase, de saint Jean Chrysostome, qui pulvérisent le canon tridentin du 8 avril 1546 et la thèse traditionnelle des théologiens catholiques. Il faut lire la conclusion modestement triomphante que tire M. Boegner devant cet abatage : « *Tel est l'enseignement des Pères de l'Eglise. Donne-t-il à l'Eglise romaine le droit de se réclamer d'eux, lorsqu'elle proclame que la Tradition est la règle suprême de la foi?* »

J'avoue sincèrement avoir été déconcerté tout d'abord par cet étalage d'érudition et surpris que le P. Pinard reproduise *in extenso* cette page à effet aussi troublante. Je me demandais avec quelque inquiétude : comment sortira-t-il de ce redoutable traquenard?

Mais quelle charmante surprise! Voici qu'avec une sereine et imperturbable assurance le P. Pinard se met à décortiquer ces textes, à les faire passer ensuite dans le creuset d'une impitoyable critique et il n'en sort plus que de la fumée!

Un exemple : a) « *Cet Evangile, dit Irénée, les apôtres l'ont d'abord prêché, puis par la volonté de Dieu, ils l'ont écrit, afin qu'il devint le fondement et la colonne de notre foi.* » (Adv. haereses, III, 1.)

b) « *Les Ecritures sont parfaites, car elles sont la Parole de Dieu dictée par son Esprit; elles seules sont la Tradition apostolique manifestée au monde entier, et qui, dans l'Eglise, s'adresse clairement à qui veut entendre la vérité.* » (Ibid.)

c) Et le même Irénée dit ailleurs : « *Il nous faut nécessairement en appeler au témoignage des Ecritures sans lequel nos discours ne méritent aucune foi.* » (Him. I, sur Jérémie.)

Réponse en résumé : Première référence exacte, traduction ambiguë. L'expression : *Fondement et colonne de la foi* est empruntée par saint Irénée au maître de sa pensée, saint Paul, lequel l'attribue à l'Eglise. Il serait étrange que le disciple la transpose exclusivement au *seul* texte de l'Evangile. Et d'une, voici le contexte : Irénée montre les apôtres s'élançant à la conquête du monde « *possédant tous et chacun pareillement l'Evangile de Dieu* ». Il est trop clair qu'il ne s'agit pas des quatre livres des Evangiles écrits beaucoup plus tard, comme il l'indique lui-même plus loin. Mais il attribue à tous et chacun des apôtres « *la science complète des choses du salut* » et il invite les hérétiques à consulter les anciennes églises, voire les Barbares « *dans le cœur desquels le salut est écrit par l'Esprit-Saint, sans papier ni encre et qui conservent avec amour l'antique tradition.* »

La seconde référence, si catégorique au premier abord, « *Les Ecritures sont parfaites, elles seules sont la Tradition apostolique* », craque dans les mains du critique : elle est un *faux*.

Irénée : « *Les Ecritures sont parfaites, car elles sont dites par le Verbe de Dieu et par son Esprit* (t. II, chap. XXVIII, n. a, édit. Miane, t. VI). *La tradition des apôtres manifestée au monde entier peut être discernée en toute église in omni Ecclesia par qui-conque veut voir la vérité* » (t. III, chap. III, n. 1, Migne, t. XII, col. 848 A).

Avec l'élégance que lui envierait le plus habile escamoteur, le

pasteur Boegner a soudé les deux textes séparés dans saint Irénée par un nombre imposant de pages et a simplement — ce simplement vaut plus que son pesant d'or — ajouté trois petits mots que nous écrivons en italiques : « *Elles seules* (les Ecritures) *sont* la Tradition des Apôtres. »

Le faux matériel caractérisé est d'ailleurs injustifiable, car ce texte manipulé contredit manifestement la vraie doctrine de saint Irénée qui enseigne explicitement le contraire.

C'est terrible de tomber dans les mains d'un érudit qui remonte aux sources, contrôle les citations et vous surprend en flagrant délit d'imposture scientifique!

Mais il y a une excuse, et ce serait manque de générosité que de n'en pas faire bénéficier le vénérable pasteur français. Toute la collection de textes échafaudée par lui en manière de conclusion à sa diatribe contre l'Eglise romaine n'est pas de lui, le faux incriminé est un plagiat. Toutes les citations assemblées par le susdit pasteur, toutes, il les a copiées mot pour mot dans un ouvrage passionné publié en 1847 par L. F. Bungener, lequel déjà alignait sans contrôle les textes utilisés par ses coreligionnaires, notamment par le luthérien Martin Chemnitz (1522-1586). C'est une tradition! Le faux coule de source et se propage d'une plume à l'autre.

Le vénérable pasteur joue encore de malheur en répétant après Bungener, une citation de l'*Homélie sur Jérémie* que pas un seul éditeur de saint Irénée ne connaît, « pas même Pfaff, le faussaire aujourd'hui démasqué ».

Et la décortication continue : sur deux références de saint Augustin, l'une est inexacte, celle de saint Athanase est encore arguée de faux, celle de saint Jean Chrysostome est tirée de l'*Ouvrage inachevé*, attribué au saint par Bungener, décidément en retard, puisque Erasme déjà et d'autres érudits avaient péremptoirement démontré qu'il fallait endosser cet ouvrage à un hérétique.

Je tiens à dire que le ton du R. P. Pinard n'a rien de sarcastique. Il n'est pas journaliste du tout. Loin de piétiner l'adversaire déconfit, il ne se gausse même pas des faux couverts par le plagiat, il est plutôt affligé de constater que l'aveugle aversion de Rome égare à ce point un homme qui, par ailleurs, notamment à la célébration du IV^e Centenaire de la Réformation à Genève, avait fait preuve d'une remarquable largeur d'esprit et d'une réelle tolérance.

Le R. P. Pinard est loin aussi de pousser ses avantages sur le terrain de cette controverse. Il aime la victoire, il déteste le triomphe, comme M^{me} Sivetchine. Il aurait certes beau jeu de démontrer que les Ecritures saccagées par les tenants du *témoignage de l'Esprit-Saint* requièrent pour la faiblesse humaine le contrôle du Magistère vivant auquel le Christ a promis l'indéfectible assistance de son Esprit. Est-ce que la pullulation des sectes engendrées de la décomposition des Ecritures par les exégèses libérales ne crie pas jusqu'à l'évidence la nécessité d'une tradition divine pour en sauvegarder l'intelligence, pour en préserver le sens divin?

N'est-ce pas d'abord une question de bon sens? Comment interpréter l'expression : *Fils de Dieu*, par exemple, appliquée à Jésus par l'Evangile? Dans un sens métaphorique et moral, par conséquent applicable à un homme? Et les critiques modernes n'hésitent pas à l'appliquer ainsi à Jésus. « La question est de savoir, écrivait le P. Didon dans la Préface de sa *Vie de Jésus*, comment Jésus voulait qu'on la lui appliquât et de quelle façon les Apôtres la lui ont donnée. C'est une question de fait et de témoignage. L'Eglise, gardienne de la tradition des Apôtres, redisant avec eux et après eux, d'âge en âge, ce qu'ils ont enseigné, l'Eglise affirme que le titre de Fils de Dieu a toujours été, depuis saint Pierre, un titre impliquant une filiation absolue dans l'identité d'une même nature. »

Recevoir pareille attestation d'une telle autorité, établie par Dieu lui-même, quelle sécurité pour la foi! quelle paix dans la certitude!

Au lieu de cette stabilité, être ballotté par tous les vents des opinions humaines, être livré à toutes les fluctuations de la critique d'aujourd'hui qui contredit celle d'hier : ah! sous prétexte d'indépendance, quelle réelle servitude!

J. SCHYRGENS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

FULDA ET NUREMBERG

D'un important article du comte Robert d'Harcourt, professeur à l'Université catholique de Paris, dans la Revue des Deux Mondes, sur : « Fulda et Nuremberg » :

L'épiscopat allemand ne se contente pas de rappeler aux fidèles les horreurs d'Espagne, il éclaire le fond de la toile et désigne d'un doigt vengeur le vrai coupable : l'homme de Moscou. Nécessité d'un effort concerté contre la lèpre bolchévique et sa puissance terrible de contagion, mission d'élection de l'Allemagne à laquelle les événements d'Espagne montrent dans un fulgurant éclair son devoir présent qui est de prendre la tête de la campagne de libération de l'univers civilisé; — encore une fois, le recoupement est frappant avec le leit-motiv central de Nuremberg. Seul l'angle d'éclairage a changé : religieux à Fulda, il sera quelques jours plus tard politique à Nuremberg.

Le respect profond dû à une manifestation collective de l'épiscopat d'Allemagne, respect sur lequel il est superflu et serait presque inconvenant de notre part d'insister, n'empêchera pas que dans l'esprit de quelques lecteurs ne surgisse un involontaire rapprochement entre certaines phrases du manifeste de Fulda et certaines affirmations de toujours des guides de la pensée germanique. La phrase sur le rôle si généreusement réservé au peuple allemand de sauveur de l'ordre universel ressuscitera inconsciemment dans leur mémoire l'axiome trop connu : « *Am deutschen Wesen soll die Welt genesen* » (l'esprit allemand guérira le monde). Les mêmes lecteurs auront quelque peine à se défendre contre une seconde impression. Il leur semblera que, dans un pays où le catholicisme est traité comme l'on sait, l'appel au Führer et à son « inébranlable fermeté » soutenue et « appuyée par Dieu », l'accent mis sur la « fidélité totale qu'il peut attendre de tous les citoyens » dépassent peut-être la mesure de loyalisme civique qu'il est tout naturel d'attendre des pasteurs d'un pays. Cette impression de flottement, d'hésitation, chez le lecteur, devant des témoignages presque déconcertants de générosité et d'oubli des offenses, s'accroît à la lecture de lignes comme les suivantes, que nous tirons du commentaire officiel de la lettre pastorale : « Comme toujours, quand retentit l'appel de la nation, nous sommes prêts aujourd'hui à nous mettre joyeusement à son service et à soutenir le Führer dans la lutte qu'il mène contre le bolchévisme, menace pour l'univers entier, dans son effort pour le maintien de la paix et la reconstruction de notre pays. »

Ces lignes, reproduites avec une complaisance compréhensible dans la presse hitlérienne, ont fait aussitôt crier à une volte-face foudroyante de la part de l'Eglise d'Allemagne et à un rapprochement avec le national-socialisme.

L'impression un peu déroutante qu'elles font inconsciemment naître chez l'observateur du dehors est effacée par la suite du développement. « Oui! s'écrient les évêques de Fulda, la lutte contre le marxisme envahissant est par excellence le devoir de l'heure. Sur ce terrain-là, l'Eglise et l'Etat peuvent joindre leur effort et travailler de conserve. Mais la lutte ne

sera victorieuse qu'à une seule condition : l'appel à la vraie source de résistance, le christianisme. Saper la foi d'un peuple et prétendre en même temps le dresser contre le marxisme, c'est piétiner toute logique. »

Sur les lèvres des évêques allemands, l'évocation du péril de subversion sociale, l'argument bolchévique, n'est, en somme, qu'un pont, un pont vers la partie centrale du raisonnement : la nécessité de restaurer une foi chrétienne solide, seule barrière efficace contre le danger.

Vouloir combattre ce dernier en n'utilisant que le moyen humain, prétendre vaincre le matérialisme en demeurant dans le matérialisme, est vanité et folie. Et c'est ce que ferait l'Etat national-socialiste en persistant dans sa ligne de conduite actuelle à l'endroit du catholicisme, en méconnaissant ses alliés naturels dans la lutte, en continuant à vouloir prendre son point d'appui sur des succédanés mystiques menteurs, sur de vains ersatz de religion comme le « Mythe du Sang ».

Toute cette seconde partie de la lettre pastorale, celle qui montre dans le christianisme la seule antitoxine efficace du bolchévisme et éclaire par reflet la coupable folie d'un pouvoir obstiné à scier de ses propres mains la branche qui le porte, est de la plus courageuse vigueur. Ici point d'allusions, les choses sont dites par leur nom. Il faut, dans la quatrième année de vie du III^e Reich, un vrai courage pour oser porter à la religion du régime, à l'adoration du Sang, des coups aussi francs et aussi nets.

Ce rapprochement nous apparaît au contraire très nettement conditionné. Conditionné à la cessation d'un état de guerre religieuse dont le pouvoir politique est seul à porter la responsabilité. C'est de celui-ci que doit venir le mouvement. L'Eglise catholique d'Allemagne n'a pas à faire le premier pas. Elle attend qu'on vienne à elle. On a parlé de main tendue. Cette main de la réconciliation, c'est en toute logique et en toute justice à l'offenseur à la tendre le premier. C'est à lui qu'il incombe de relever des ruines et de réparer des torts, les torts longuement et solennellement énumérés dans la seconde partie de la lettre pastorale; celle de la revendication, la plus importante, de toute évidence, dans l'esprit des évêques signataires. La première partie, la partie que l'on pourrait appeler politique, celle qui tire de l'ampleur de l'incendie bolchévique la nécessité d'une coalition des forces, n'est qu'une préparation de la seconde, celle de la protestation. L'argument politique et social sert de tremplin à l'argument religieux. Simplifiée, ramenée à ses lignes essentielles, l'argumentation épiscopale pourrait se formuler en syllogisme : l'état présent du monde démontre l'évidente urgence d'un front général contre le communisme; or, le seul contre-poison spécifique de la toxine de Moscou est la doctrine du Christ; donc rétablir celle-ci dans toute sa force et toute l'intégrité de ses droits sur terre est une nécessité logique.

Inattaquable en lui-même, nous doutons que le raisonnement porte les fruits pratiques que l'on en espère. Nous doutons qu'il ait prise sur le national-socialisme. Celui-ci répondra que l'épiscopat de Fulda, en promettant, sous la condition de l'apaisement religieux, l'appui catholique à l'Etat, intervertit les rôles et que ce n'est pas au sauvé à prendre l'attitude du sauveteur. Car c'est exactement sous ce jour très simple que le national-socialisme voit la situation : les catholiques n'ont sur lui aucun droit; ils ont en revanche à son égard des devoirs et en première ligne celui de la reconnaissance. Hitler en barrant la route au bolchévisme les a sauvés de la destruction. C'est à l'homme dans lequel ils dénoncent un bourreau qu'ils doivent de voir leurs églises encore debout et non réduites à l'état de décombres fumants comme en Espagne. L'action de grâces devrait en toute équité remplacer les « jérémiades ». Toute la position catholique est viciée à la fois par l'incompréhension et par l'ingratitude. « Vous essayez de nous faire croire que nous avons besoin de vous, diront les hitlériens aux catholiques; c'est vous qui avez besoin de nous. Nous nous passons de vos « oremus ». Vous ne pouvez vous passer de notre bras. »

Les évêques ont cru adroite l'évocation de la puissance nationale qui ne saurait être entière et complète sans la collaboration catholique.

Il est à craindre que l'argument politique ne soit ici impolitique, que les belles formules patriotiques, dont l'épiscopat

attend visiblement un effet (unité allemande, bloc compact de la nation), ne fassent long feu venant des lèvres d'où elles tombent. Il est à craindre qu'aux évêques, soulignant la « force de la religion pour maintenir l'Etat et donner de l'élan au peuple », les racistes ne répondent que le maintien de l'Etat et l'élan du peuple; c'est leur affaire à eux. « Nous avons sauvé sans vous l'Etat et le peuple au temps où vous étiez les alliés des hommes de Weimar; sans vous, nous continuerons d'assurer la garde nationale. »

Nous avons l'impression que les catholiques en général auraient grand tort d'abandonner, fût-ce un instant, le terrain du droit pour celui de la politique, et qu'ils se tromperaient en pensant corser l'argument moral par l'argument utilitaire. Celui-ci ne mordra pas sur ceux qu'il veut atteindre. Le plaidoyer pratique, le rappel de l'avantage que ne manquerait pas d'assurer au pouvoir hitlérien une alliance avec les catholiques sur le terrain de la lutte antimarxiste, risque fort de provoquer chez les nationaux-socialistes le réflexe le plus redoutable qui soit pour un argument : l'ironie.

Au reste, que parlons-nous d'impressions personnelles? La démonstration a été administrée par les faits et la réponse à la lettre pastorale d'août donnée par les porte-paroles officiels du régime, voici de quelle dure et péremptoire manière, par les soins de M. Alfred Rosenberg en personne, sur la scène même de Nuremberg, quelques jours à peine après Fulda :

« Le gigantesque développement du bolchévisme apporte à quiconque veut penser la preuve éclatante que les vieilles puissances, qui se flattaient de préserver la religion et la culture en Europe, se sont avérées impuissantes et continuent à se montrer trop faibles pour tenir tête à l'assaut bolchévique, pour constituer en face du péril une force vraiment vitale. Le caractère négatif de la vieille culture ne s'atteste pas seulement dans le fait de l'infiltration étrangère, mais dans la pitoyable faiblesse de la défense d'une culture menacée. Au lieu de se répandre en lamentations, prêtres et pasteurs auraient en vérité toute raison de remercier le national-socialisme de les avoir préservés du sort de leurs confrères de Russie ou d'Espagne. La pénitence qu'ils prêchent aux autres, c'est à eux-mêmes qu'ils feraient bien de la prêcher. La victoire sur la doctrine bolchévique ne peut sortir que d'une foi nouvelle. Seules l'assureront la volonté infrangible issue de cette foi et l'action positive. »

Devant une mentalité aussi clairement traduite, comment croire à l'efficacité des inlassables protestations catholiques de loyalisme envers l'Etat? Toutes ces avances, tous ces efforts pour désarmer l'éternelle critique du manque de sens national retombent dans le vide. Les belles formules sonores : « durcir la puissance de résistance nationale », etc., sont d'avance frappées de stérilité. Le vocabulaire patriotique dans la bouche des catholiques fait aux hommes du III^e Reich l'effet d'un alibi. On refuse, on repousse une collaboration offerte avec une constance que rien ne rebute. La symbiose du catholicisme et du national-socialisme, cette « synthèse », — c'est le mot dont on aime user outre-Rhin, — à laquelle se suspendent d'indestructibles espoirs, est condamnée a priori par le caractère même de l'Etat totalitaire. Le totalitarisme ne peut admettre le partage sans contradiction dans les termes; il n'admet pas la particule « avec ». Le national-socialisme ne peut collaborer avec le catholicisme sans être infidèle à lui-même.

La formule : « catholicisme politique », qui implique un autre catholicisme, le catholicisme tout court, — que l'on prétend respecter et protéger, — est la formule même de l'hypocrisie. Comment conserver un doute sur un esprit que, dans des éclairs de franchise, les chefs mêmes du national-socialisme ont tenu à ne pas laisser dans l'ombre? N'est-ce pas le directeur même du *Rasseamt* (« Office racial ») qui disait cet été : « Le véritable adversaire pour le national-socialisme, c'est le catholicisme. Et j'entends ici non pas le catholicisme dit politique, mais le catholicisme en soi, le catholicisme comme doctrine, en raison de son principe dualiste et superracial. C'est ici la ligne de séparation radicale entre deux conceptions du monde qu'une lutte à mort va mettre aux prises, une lutte qui devra être menée jusqu'au bout ». Sur les sentiments vrais à l'égard du catholicisme, la récente et retentissante apostasie officielle du

chef de la police du Reich, M. Himmler, est un témoignage révélateur. Que l'on ne croie pas les apostasies réservées au catholicisme. Elles se manifestent autant dans le camp protestant; les abjurations collectives et massives sont fait courant dans les *Ordensburgen* (sortes de séminaires laïques hitlériens réservés à la formation des élites). Le mari d'une directrice du P. D. M. (groupement de la jeunesse féminine nazie) confiait récemment à un Autrichien son espoir de voir un jour la population chrétienne du Reich réduite au dixième des effectifs confessionnels actuels.

On nous dira que les catholiques d'Allemagne auraient des raisons de se consoler en comparant leur sort à celui de leurs frères d'Espagne, qu'aucun parallèle ne saurait être fait entre les atrocités de la guerre religieuse aujourd'hui déchaînée au delà des Pyrénées et les vexations subies par les catholiques outre-Rhin.

Il y a, en effet, entre les conditions de vie faites aux catholiques dans les deux pays, — si le mot condition de vie peut être appliqué sans une sanglante ironie aux catholiques d'Espagne! — un abîme de fait, qu'il serait tout à fait vain de contester. Il reste à savoir si la perfidie n'est pas, à tout prendre, plus à craindre que la bestialité. L'abjection porte en elle-même son remède: la réaction du dégoût. La pression méthodique sur les consciences, la désaffection lente de la Croix, au nom d'un idéal plus haut (et c'est là le point le plus grave) sont peut-être plus à redouter que les massacres espagnols. Il n'est pas du tout certain que la jeunesse de Berlin n'aille pas plus sûrement à la déchristianisation que la jeunesse de Madrid. Il y a entre l'état spirituel de l'Espagne et celui de l'Allemagne, la différence qu'il y a entre le mal aigu et le mal chronique, destructeur lent et sûr des réflexes de défense.

L'impossibilité de l'action commune entre le catholicisme et le national-socialisme a été clairement aperçue par certains catholiques. C'est à l'un des pasteurs d'Allemagne qui ont cru avec le plus de ténacité à la collaboration, à Mgr Gröber de Fribourg, que nous devons cet aveu qui rend le son mélancolique de la vérité tard dévoilée: « Je me suis trompé en espérant, au moyen de témoignages constamment renouvelés de bonne volonté et d'esprit de coopération positive dans le cadre du III^e Reich, réaliser l'entente avec le régime national-socialiste. Des temps plus sombres encore vont venir, nous devons prévoir le pire ».

LES CADETS DE L'ALCAZAR

Conclusion de l'émouvante plaquette consacrée par MM. Henri Massis et Robert Brasillach aux Héros de Tolède :

Sans vision, le peuple périt, disent les Livres saints. Il n'y a pas de foi qui se passe d'images, et c'est en vain qu'on prétend nous priver de héros et de mythes. Seul le bolchevisme russe a compris la vertu des images. Des mutins du *Potemkine* aux *Marins de Cronstadt*, toute une suite de symboles se dressent devant les masses, pour magnifier son œuvre, répandre sa mystique.

Aux héros de cette humanité primitive qui n'honore que la révolte et ne légitime le sacrifice qu'en exaltant l'instinct, n'est-il pas temps d'opposer d'autres héros, des hommes qui savent pourquoi ils meurent, qui connaissent la valeur de ce qu'ils défendent? Laissons au bolchevisme le soin de célébrer ses fastes. Mais, tout en saluant le courage, le mépris de la mort, où qu'ils se trouvent, n'oublions pas que *c'est la cause qui fait le martyr*. Aussi tous les sacrifices ne sauraient être pareillement honorés, et nous préférons toujours ceux qu'illuminent une haute et pure raison.

Nous, hommes d'Occident, nous avons désormais nos « *Marins de Cronstadt* »: ce sont les héros de l'Alcazar. Sans doute appartiennent-ils d'abord à l'Espagne. Car ils sont bien de la même race que les princes paysans de la *reconquista*, qui patiemment, lieue à lieue, depuis les Asturies et les gorges pyrénéennes, gagnèrent sur le musulman les royaumes d'Aragon et de Castille, et la terre espagnole tout entière. Ils sont bien de la race de ce chevalier que les Arabes nommaient leur Cid, c'est-à-dire leur Seigneur. Mais les Cadets de Tolède n'ont pas lutté seulement pour l'Espagne: ils ont défendu l'Occident catholique.

Par deux fois, contre le Maure et contre le Turc, à Grenade et à Lépante, l'Espagne a sauvé la civilisation occidentale contre un péril venu d'Orient. C'est contre un autre péril aujourd'hui qu'elle se dresse, contre un Orient plus subtil, et peut-être plus dominateur. Dans la croisade contre le bolchevisme, elle revendique l'honneur du premier danger et de la première victoire.

L'étendard de Lépante flotte symboliquement au-dessus d'un Alcazar idéal, où désormais nous ne cesserons plus de le contempler.

LE DISCOURS DU ROI

De M. Robert Brasillach dans Combat :

Vingt-deux ans après avoir accompli l'un des gestes les plus nobles de l'histoire, vingt-deux ans après le chiffon de papier, la plaine d'Ypres inondée par les eaux, les petits enfants de Dinant fusillés contre les murs, à coups de mitrailleuses ou de Mauser, vingt-deux ans après les garanties d'amitié les plus solides qui se puisse imaginer, — la Belgique se retire du jeu. Le Français qui croit que le monde entier l'aime, qui a, bien ancrée dans sa cervelle de bourgeois, l'habitude de penser que tout sacrifice accompli pour lui est naturel, le Français en est resté quelques jours stupéfait. Puis, il a secoué les épaules, il est retourné à sa belote, et il a murmuré pour les copains la phrase chère à Briand: « Ce serait trop affreux », la phrase par laquelle il écarte tout ce qui le gêne: « Ce serait trop affreux, on ne peut pas faire ça à la France ».

Je ne puis en vouloir, je te l'avoue, à ceux qui se détournent de la France. L'encombrante amitié de la France, sa manie de vouloir faire connaître à chacun ses relations douteuses, je comprends assez bien qu'elles déplaisent aux personnes bien élevées qui ne tiennent pas à rencontrer dans les salons les maquereaux de Barcelone et les tauliers enrichis de Sébastopol et de Moscou. Je m'étonne même que la réprobation ne se fasse pas plus unanime.

Encore moins songerais-je à en vouloir à un peuple dont nous sommes les débiteurs éternels, je veux dire la Belgique. Mais il est assez dur, conviens-en, lorsqu'on voit une nation se détourner de la nôtre, d'être obligé de conclure: Elle a raison.

Ne cherchons pas cependant à déguiser la vérité. Rien n'est plus inutile, plus bas et plus imprudent, que ce patriotisme formel qui nous rend solidaires des fraudeurs, des déserteurs, des voleurs et des assassins. Peut-être est-il bien, après tout, que la justice immanente ait installé aux carrefours la grande machine dont je te parlais, mon cher compatriote. C'est à force de coups et de mauvais traitement que les esclaves finissent par comprendre leur esclavage, et préfèrent un jour la liberté, même unie à la mort. Nous sommes seuls, abandonnés, méprisés. Nous sommes attachés au moulin qui ne nous appartient pas, nous broyons pour d'autres le grain. L'univers n'a pas de regard pour nous, même pas de pitié, car nous ne méritons pas la pitié. Quelques-uns déjà crachent sur nos épaules marquées au fer rouge. Nos anciens amis, discrètement, se détournent. C'est dans l'abaissement que nous trouverons peut-être la suprême énergie de la révolte. Nous lèverons alors le drapeau noir des désespérés, et s'il faut un héros à la France esclave, je n'en vois qu'un qui puisse symboliser notre destin: c'est Spartacus.

FRANCO LE LIBÉRATEUR

De M. Marcel Chaminade dans Candide :

La réorganisation de l'armée espagnole

Vivant à l'écart de la politique, ayant toujours refusé de s'affilier à un parti, le général Franco, à la différence de la majorité des officiers, n'est mêlé, ni de près ni de loin, à la chute de la dictature, à la fin de la monarchie, à la naissance de la République. Il exerce un commandement aux Baléares, d'où il assiste, le cœur serré, à la progressive ruine par le régime de l'armature militaire qu'il avait contribué à forger.

Les nouveaux maîtres du pays laissent tout périliter, n'entre-tiennent pas le matériel, négligent l'instruction, réduisent les effectifs à l'état squelettique. L'armée espagnole n'est plus qu'une armée fantôme. Quand Gil Robles devient ministre de la Guerre, il fait appel à Franco pour redresser une situation devenue véritablement tragique. Il n'y a plus rien.

Les arsenaux sont vides, les unités démembrées, les régiments comprennent à peine autant d'hommes qu'un bataillon devrait en compter réglementairement. Toute discipline a disparu, le désordre est partout. Pour réprimer la révolte des Asturies, il faut faire venir en toute hâte des soldats et du matériel d'Afrique, la troupe métropolitaine étant devenue incapable de s'acquitter d'une opération de police.

Avec une maîtrise surprenante, une énergie indomptable, Franco, en un minimum de temps, met de l'ordre dans les écuries d'Augsias du Ministère de la guerre, reconstitue un armement, reprend l'entraînement, réorganise tout de fond en comble, refait une armée.

La révolution

Arrivent les élections de Front populaire. Le mérite, le dévouement à la chose publique n'ont plus cours. On n'a que faire de gens comme Franco qui ne sont pas des exécuteurs de basses œuvres. Désormais, il faut des sbires, des Miquelme, des Mangada, des Miaja, des gens tarés, prêts à toutes les besognes dont la délation est la moindre. Et Franco est relevé de ses fonctions.

Rapidement, les choses prennent mauvaise tournure, empirent de jour en jour. Les grèves se multiplient de tous côtés, des troubles de plus en plus graves éclatent. On vole, on pille, on tue impunément.

Anxieusement, les yeux se tournent vers Franco, comme vers un Sauveur. Il a la confiance de l'armée. Sur un signe de lui, les garnisons marcheraient. Mais il répugne à l'idée de sortir de la légalité, de fomenter une insurrection.

Calvo Sotelo intervient à son tour. Il connaît la droiture, le désintéressement, la noblesse d'âme de cet homme avec qui il a longuement collaboré au temps de la dictature, dont il est l'ami personnel et qui le supplie d'agir, accumule les arguments, lui démontre l'impérieuse nécessité de prendre en mains le sauvetage du pays. Pour le général Franco, c'est un terrible cas de conscience. Non, il ne peut pas. Que le gouvernement établi se reprenne!

Encore trois semaines avant le début de la guerre civile, il adresse une lettre pathétique au ministre de la Guerre, lui signale le danger qui monte, les menaces qui s'annoncent, l'adjure de mettre fin aux odieuses brimades dont l'armée est l'objet et qui exaspèrent le mécontentement de l'élément militaire, depuis les grands chefs jusqu'aux troupiers. Il fait tout ce qu'il peut pour éviter le choc sanglant, l'irréparable.

Non seulement on ne l'écoute pas, mais on prend ombrage de ses avis, de sa popularité. On l'a déjà éloigné de la métropole, limogé à la capitainerie générale des Canaries.

Le lundi 13 juillet, à son réveil, Madrid apprit avec stupeur l'assassinat de Calvo Sotelo, assassinat préparé, ordonné par le ministre de l'Intérieur, Casares Quiroga en personne.

Décidément, il n'y avait plus rien à espérer. Le pays glissait à l'anarchie, sombrait dans le chaos. Le devoir, la nécessité patriotique commandaient d'agir. Déjà, les autorités distribuaient des armes à tous les éléments révolutionnaires, aux pires fauteurs de troubles, libéraient les condamnés de droit commun. Déjà, tout était organisé pour le coup de force marxiste. Son déclenchement était fixé avant la fin du mois. Le massacre des nationaux était imminent.

Le signal du réveil

Alors seulement, en désespoir de cause, Franco se décida et donna le signal.

Aujourd'hui, le généralissime Franco est chef du gouvernement de l'Etat espagnol. En trois mois et demi d'une campagne prodigieuse, il a sauvé l'Espagne. Il n'a pas quarante-quatre ans.

Mais, comme dit son maître, le général Millan Astrey avec une admiration émouvante : « *Il y a Franco, et puis il y a des kilomètres et des kilomètres, et puis il y a nous autres.* »

L'homme qui a sauvé l'Europe

Le général Franco n'a pas seulement sauvé l'Espagne, il a aussi sauvé l'Europe. Les destinées de notre continent se décident en ce moment, et non pour la première fois, sur les champs de bataille de la péninsule ibérique. Le communisme installé chez nos voisins, c'était la contagion qui gagnait aussitôt, qui passait les Pyrénées, c'était la barbarie asiatique qui refluit, prenait le monde occidental par deux bouts, submergeait les terres de la Méditerranée.

Lénine le savait bien qui disait que l'Espagne serait la seconde nation d'Europe acquise au bolchevisme et les efforts désespérés de Moscou, pour ne pas perdre la partie, soviétiser au moins la Catalogne en témoignent. Moscou joue son va-tout et Franco tient Moscou en échec.

Le programme social du général Franco ne sera pas le moindre sujet d'étonnement pour beaucoup. Il apportera à son exécution le même esprit calculateur et précis, la même méthode rigoureuse qu'à la conduite de la guerre; il procédera avec un mélange semblable d'extrême audace et de circonspection.

— Mon poing ne tremblera pas, a-t-il dit, ma main sera assez dure pour que tout le monde la respecte et lui obéisse. *Nous ne venons pas ici pour défendre des privilèges de quelque espèce qu'ils soient. Dans le nouvel Etat, tous les Espagnols devront travailler selon leurs facultés. Il n'y aura pas de place pour les citoyens parasites. Le travail sera prolégé et garanti contre les abus du capitalisme, le patrimoine préservé, une juste rémunération assurée aux producteurs.*

« Il sera fait appel à toutes les énergies, à toutes les capacités. Les traditions seront respectées, mais les libertés provinciales ne devront en rien affaiblir l'unité nationale et s'exerceront sous les plus sévères principes d'autorité. *La volonté nationale s'exprimera et devra s'exprimer, mais seulement à travers des organismes techniques et corporatifs qui traduisent réellement les désirs et les besoins du peuple et tiennent compte des nécessités nationales.* »

Pour qui connaît le général Franco, il est certain que les promesses seront réalisées.

Avec Franco par une nuit étouffante

Je suis allé voir le général Franco, par une nuit étouffante de septembre.

— La situation?

— Excellente. L'effondrement de l'adversaire est inévitable, fatal, mathématiquement certain. Nous avons à lutter contre une masse d'hommes qui fait table rase de toutes les traditions, qui n'a plus d'états moraux. Vous comprenez bien qu'un conglomerat d'appétits, sans discipline, sans idéal, ne forme pas une armée, n'en formera jamais une, même avec tous les équipements de la terre qu'on pourra lui fournir. Avant d'être physiquement abattu, il est déjà spirituellement miné, condamné, terrassé. La matière ne peut rien contre l'esprit. Et nous sommes décidés à extirper jusqu'aux derniers vestiges du matérialisme marxiste, et sûrs de réussir.

« Mais je suis tenu de procéder avec lenteur. Je n'ai pas le droit de laisser quoi que ce soit au hasard. Il faut être économe de sang, limiter les destructions au strict minimum. Ce n'est pas le peuple qui porte les responsabilités des événements. C'est au-dessus qu'on doit chercher les coupables, dans cette pseudo-élite qui n'a plus le sentiment de ses devoirs, qui a perdu le sens national. Pour ceux-là, je serai sans pitié. »

— Et la Catalogne?

— Il n'y aura plus de séparatisme ou d'autonomisme catalan, pas plus qu'il n'y aura d'autonomisme basque. Qu'on ne conserve à cet égard aucune illusion. A plus forte raison ne peut-il pas être question d'une indépendance de la Catalogne. Nous n'aliénerons

pas un pouce de terrain, nous n'abandonnerons pas une parcelle de souveraineté. La Catalogne sera conquise, mètre par mètre, à n'importe quel prix.

» Voyez-vous, nous sommes surtout en présence d'une crise morale, d'un affaiblissement des valeurs spirituelles. C'est contre une défaillance morale, une maladie de l'esprit, que nous avons à lutter. Le bolchevisme est une peste et quand la gangrène se met quelque part, elle va vite. Vous aussi, en France, vous êtes malades. J'ai peur que vous ne glissiez sur la même pente que nous. Je souhaite que vous vous redressiez à temps. Je serai un ami de votre pays. J'ai été l'ami du maréchal Lyautey. Nous avons combattu ensemble. Je connais votre armée. Elle est admirable. Mais prenez garde, elle commence à être travaillée. Et votre marine, je vous en parle parce que je le sais, que j'en ai la preuve, que j'ai été à même de le constater, votre marine est touchée. Il est temps de réagir. »

ÉDITIONS



CASTERMAN

TOURNAI

PARIS

LA COLLECTION
JEUNESSE ET PATRIE

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

La Légende d'Albert I^{er}

par P. Werrie.

Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :

« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltroy).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

Un papier peint frais c'est de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers Peints toujours nouveaux, d'une fraîcheur durable et du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers "SANOLIN" lavables

Demandez à votre Tapissier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PHILATÉLISTES

POURQUOI donner la préférence ...

... Pour l'exécution de vos Ordres d'Achat de Timbres à la **Maison Willame**

5, rue du Midi, BRUXELLES

Parce qu'installée depuis 10 ans à Bruxelles, elle a fourni ses preuves d'intégrité.

Parce qu'ayant un stock des plus conséquents et faisant des achats importants et continuels au grand comptant, elle se contente du minimum de bénéfice.

Parce qu'une organisation parfaite soigne l'exécution scrupuleuse de vos ordres.

... Pour vos Réalisations

Pourquoi tarder à nous consulter; nous pouvons vous donner entière satisfaction, soit :

... **Pour** passer votre collection dans nos prochaines ventes aux enchères publiques, dont les conditions extrêmement avantageuses vous seront fournies sur demande, soit :

... **Par** un achat ferme, règlement grand comptant.

Organisation de Ventes publiques périodiques

5, rue du Midi, BRUXELLES

AUTOMATIQUE ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

BACOCIR, appliqué sur les parquets, bancs, meubles, etc., rend ces surfaces auto-désinfectantes.

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO (Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860.

Spécialité :

SERVICE JOURNALIER de transports par auto camions sur AIX-LA-CHAPELLE-M/GLADBACH et environs

Toute marchandise nous remise avant 17 h est livrée le lendemain avant 15 h

VERVIERS
49 à 53, rue Tranohée
Téléph. 141 et 2118

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

**13, RUE ROYALE
BRUXELLES**

LA 302 PRÉSENTÉE PAR PEUGEOT
AU SALON 1936



CABRIOLET
4 PLACES
ABRITÉES

LA 302
EST LIVRÉE
A DES PRIX
IMBATTABLES

●
105 A L'HEURE
10 LITRES AUX
100 KILOMÈTRES

●
CONDUITE
INTÉRIEURE
5 PLACES



Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS
ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES
POUR DAMES ET ENFANTS
MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLÉSIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

FABRIQUE DE CASQUES EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83 Télégrammes : Burin-Glons



Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

MOLL (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

À quoi tient l'efficacité toute spéciale des poudres LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.

Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.



L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-
dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des
ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle cha-
cun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine
tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle
tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire
désagréable.

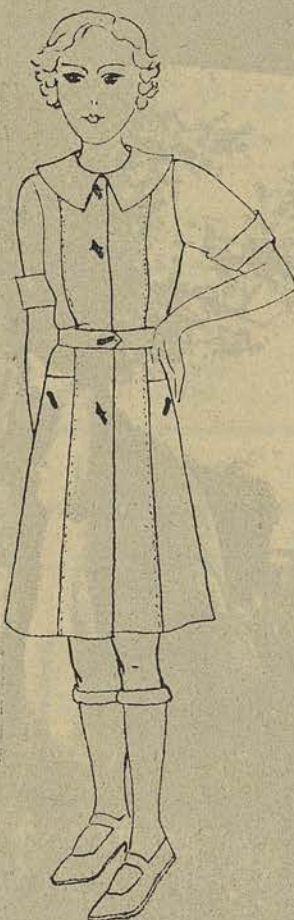
Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou
de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres
"LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs
ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments cal-
mants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus
de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles
ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer
dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en
a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr. En vente dans toutes les
la boîte de 8 poudres : 4 fr. pharmacies du pays.
" 24 " : 11 fr.
" 48 " : 20 fr.

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES



Pour vos Robes et Costumes

POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

C. Coster & Co

41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR BRUXELLES



S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

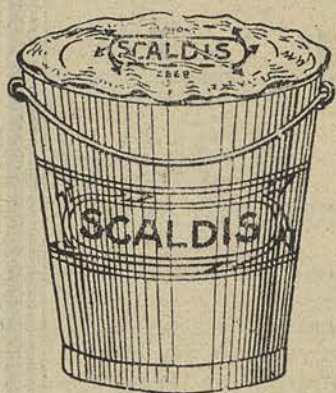
O

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

O

Farines de froment

Farines de seigle



Savon mou

ABSOLUMENT

Pur

Ferme

Transparent

NON CAUSTIQUE
et TRÈS DÉTERSIF

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. C., 5th Edition

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 , TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

Tissage mécanique

nouvelautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, solerles, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique : Boutte-Ingelmunster

Téléphone : 44 Iseghem

Registre de Comm. de Courtrai 1612

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIERES**
AUX
MOULINS A VAPEUR
ET **BRASSERIE**
DE MARCHIENNE
Tél. 10091 - 10092

MOULINS DE SAINT-REMY
HUY (Sud)
Valentin TROKAY
Téléphone : 22 & 25 Compte Chq. Post. : 10270 Registre du Commerce Huy 414
Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

BONBONS
NAPOLÉON
24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS
Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

Moulins de Statte
S. A. à HUY
FARINES SUPÉRIEURES
FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.
Tél. : Huy 45 et 821 C. Chq. Post. : 10123 Reg. de Commerce Huy 81

Soc. Com. BOOST Frères
(Soc. An.)
Bureaux : Canal des Brasseurs, 31.
Magasins : Canal des Brasseurs, 31; Quai Jordaens, 7-10;
Téléphones : 354.57, 342.81
Compte Chèques-postaux : 787.53. Adr. télégr. : Kindbostik-Anvers.
Registre du Commerce d'Anvers n° 3727
Conserves - Fruits secs
Produits alimentaires - Epicerie
IMPORTATION DIRECTE
Conserves : de poissons (sardines, saumons, homards, pilchards, etc.);
de légumes (divers);
de fruits (abricots, ananas, etc.).
(Gros boîtages spécialement pour communautés religieuses).
Fruits secs : raisins sultanes, pruneaux, abricots, figues, dattes, etc.
Epices : poivre, cannelle, noix de muscade.
Produits alimentaires divers
riz, tapioca, fécule, gruau, haricots, pois, huiles comestibles, etc.

Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.
(Demandez prix-courant.) Namur

FABRIQUE DE BISCUITS, BISCOTTES, MASTELLES,
PAINS D'ÉPICES, SPÉCULATION
Maison Deguée
19, rue Bouille - LIÈGE
Téléphone : 144.84
Compte chèques postaux : 950.55 Registre du com. Liège 6141

C H O C O L A T
MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable

PRIX COURANT SUR DEMANDE

MIEL

JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n° 381.040 Téléphone 769.75.

Fécule de Maïs

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.97

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute a Belgique.

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

“ **BOLS** ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim

Téléphone : 17.78.98

BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. **LES CAVES CHAMPENOISES**

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis

DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison **GIACOMINI, S. A.**
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.

Vermouth « BELLARDI », Turin.

Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.

Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.

Grands Vins de **BORDEAUX** et de **BOURGOGNE**.

Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.

Asti Spumante « GANCIA ».

Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.

Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des **COTEAUX** de l'**HARRACH**
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de **BORDEAUX**, **BOURGOGNE**
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon **Albert Leroy-Grégoire**

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune

à Montegnée-lez-Liège

Téléphone : Liège 101.10 et 146 89

**ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ
POUR USAGE DOMESTIQUE :**

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL

POÊLES A FEU CONTINU

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIÈRES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

**CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE
QUALITÉ**

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PIC DU MINEUR,
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

Rien ne surpasse notre

**HUILE D'ARACHIDES SURFINE
« SCALDIS »**

pour faire la **MAYONNAISE**
et les **Frites**

SCALDIS WERKEN Soc. An., RUIEN

Nous garantissons la conserva-
— tion de son goût exquis. —



**Haricots - Pois - Lentilles
RIZ**

Guillaume GORIS

319-325, rue Dambrugge — ANVERS

TÉLÉPHONES : 320.02 - 213.34

Fournisseur de l'Armée, des Institutions de l'Etat,
Pensionnats, Communautés religieuses, etc.

MAISON FONDÉE EN 1878

PRIX et ÉCHANTILLONS sur demande

La Société Anonyme

DES

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

qui n'extrait que des charbons demi-gras homogènes, fournit des
produits de tout premier ordre pour TOUS USAGES DOMESTIQUES.
(Gros, galletteries, galletins, têtes de moineaux, braisettes lavées
20/35, noisettes lavées 10/22, criblé, criblés spéciaux et tout-venant.)

Ces charbons, d'un rendement supérieur, sont les plus économiques
même pour des usages spéciaux : les galletins notamment sont
recommandés pour le chauffage central et les braisettes lavées 20/35
conviennent très bien pour les foyers à feu continu.

Ces charbonnages, les plus importants de Belgique, abriquent
également des

Boulets de luxe

très propres, marqués : V, d'un poids de 45/50 et de 150 grammes,
dont la teneur en cendres est inférieure à 8 %. Ceux-ci, brûlant sans
mâcher, donnent les meilleurs résultats. (Chauffage central, cuisinières,
feux continus, poêles de Louvain, etc.)

Pour les renseignements et commandes, prière de s'adresser au

Service des Ventes des

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

à **BASCOUP (Hainaut)**

Téléphone : Bascoup n° 14.

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

803

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Gulse (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSWERMAM, 20 22, AMSTEL

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAMBON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS. — CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. O. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

Apprenez les langues vivantes

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles



Pour vos installations électriques adressez-vous

AUX ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES

NESTOR FEYENS

66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94

Entreprises générales, Entretien, Surveillance,

— Projets, Réparations, Fournitures, etc. —

HAUTE ET BASSE TENSION - TOUS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS

Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxelaire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e Siècle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vincent à Evere.

Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché, Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale, l'Art Religieux, etc., etc...

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection :

Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

RUE MERTENS, 44

BORGERHOUT

Téléphone : 502.17

Dépôt

MARCHÉ ST-JACQUES, 94

ANVERS

Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOÎTES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par !

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques;
2. Efficacité de 100 %;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.